

LE
PREMIER BAISER

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAROLES DE

ÉMILE DE NAJAC & RAUL TOCHÉ

MUSIQUE DE

ÉMILE JONAS



PARIS

A. ALLOUARD, ÉDITEUR

EN VENTE

CHEZ CH. GAULON, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

37, RUE SERPENTE, 37

1883

Tous droits réservés.

LE PREMIER BAISER

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des
NOUVEAUTÉS, le 21 mars 1883.

PERSONNAGES

ZUG, gouverneur de Schaffouse	MM. BERTHELIER.
JOHANN, archer.....	VAUTHIER.
HANS BOCH, bourgeois de Zurich.....	BONNET.
FRIPPEL, aubergiste	CHARVET.
Le DÉLÉGUÉ du conseil fédéral.....	SCIPION.
UN SOLDAT	PROSPER.
SUZEL.....	M ^{mes} MARGUERITE UGALDE.
HÉLÉNA.....	JULIETTE DARCOUAT.
BETLY.....	CLARY.
MADAME HANS BOCH	FELCOUAT.
LISBETH — UN SOLDAT — CHRISTINE.....	DU COURNET.
ANNELI — UN SOLDAT — UNE COUSINE.....	LUCY JANE.
ROSCHEN — UN SOLDAT — UNE COUSINE.....	NORRYTE.
GRETH — UN SOLDAT — UNE COUSINE.....	VARENNE.

BOURGEOIS, BOURGEOISES, PAYSANS, PAYSANNES, CHASSEURS, SOLDATS.

La scène se passe en Helvétie, au XIV^e siècle.

Costumes dessinés par M. DRANK, exécutés par M. LANDOLFF.
Décors de M. ROZECCH.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. Henri MICHAUD, régisseur général du théâtre des Nouveautés; pour les parties d'orchestre et pour toute la musique, à madame veuve GIRAUD, éditeur de musique, 16, boulevard Montmartre.

LE PREMIER BAISER

ACTE PREMIER

L'intérieur d'une hôtellerie. — Au fond, une grande porte donnant sur un balcon, avec balustrade en bois. — Fenêtres à droite et à gauche de cette porte. — Trois portes à gauche. — Deux portes à droite. — Tables, escabeaux, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LISBETH, ROSCHEN, ANNELI, GRETH, BOURGEOIS, BOURGEOISES, CHASSEURS, puis FRIPPEL.

(Au lever du rideau, les bourgeois, les bourgeoises et les chasseurs sont attablés, à droite et à gauche de la scène. Les quatre servantes leur versent à boire.)

INTRODUCTION

CHOEUR.

Encore un verre, je vous prie,
De ce petit vin naturel.
*Qu'on ne boit qu'en l'hôtellerie
De l'excellent maître Frippel.

FRIPPEL, entrant par le fond, aux servantes *.
Versez dans tous les verres.
Cela fait marcher les affaires.

* Servantes, Frippel, servantes.

LE PREMIER BAISER

LES SERVANTES.

Un homme est d'autant plus galant
Qu'il absorbe plus de vin blanc.

LES HOMMES.

Belle enfant, je vous remercie.
A la santé de l'Helvétie !

LES FEMMES.

Ah ! dans ce bienheureux pays,
Même le jour, tous les maris
Sont gris !

REPRISE DU CHOEUR

Encore un verre, je vous prie, etc.

SCÈNE II

LES MÊMES, M. et MADAME HANS BOCH.

(Ils entrent par le fond et arrivent à l'avant-scène en témoignant la plus vive inquiétude.)

HANS BOCH *, très inquiet à Frippel.
Avez-vous vu mon gendre ?

MADAME HANS BOCH, à Frippel.
Avez-vous vu ma fille ?

HANS-BOCH.
Il n'est pas dans sa chambre !

MADAME HANS BOCH.
Elle n'est pas ici !

ENSEMBLE.
Ayez pitié d'une famille
Atteinte du plus noir souci !

FRIPPEL.
Je crois les avoir vus partir en promenade.

* Deux servantes, M. Hans, Frippel, madame Hans, deux servantes.

LES SERVANTES.

Ils allaient gentiment tous deux à la cascade.

M. et MADAME HANS BOCH, altérés.

Ils sont à la cascade !

TOUS.

Ils sont à la cascade !

M. et MADAME HANS BOCH.

O ciel qui nous entends,
Fais qu'il soit encor temps !

(Ils sortent par le fond en courant).

LE CHOEUR *, à Frippel après la sortie des parents.

Dites-nous, cher compère,
Quels sont donc ces gens-là ?

FRIPPEL.

Ah ! voilà !

TOUS.

Quoi ? voilà !

FRIPPEL.

C'est une mère, un père !
Dont la fille s'envola !

LES FEMMES.

Ah ! voilà !

LES HOMMES.

Ah ! voilà !

COUPLETS

I

FRIPPEL.

Ces parents, à l'âme jalouse,
 Ont une fille, un vrai trésor,
 Qui vient de devenir l'épouse
 D'un grand seigneur tout cousu d'or !
 Après quinze ans de mariage,
 On voit des époux oublieux
 Se boudier, s'arracher les yeux,
 Et faire très mauvais ménage.

* Deux servantes, Frippel, deux servantes.

LE PREMIER BAISER

Madame est par là, monsieur par ici.
Ordinairement ça se passe ainsi !

(Après le refrain, Frippel remonte, les quatre servantes restent en scène.)

II

LISBETH.

Mais nos très nobles locataires
Sont mariés depuis huit jours.

ROSCHEN.

Voilà huit jours que les notaires
Ont enregistré leurs amours.

ANNELI.

Or, ces parents remplis de zèle,
Après avoir, quand vient la nuit,

GRETH.

Verrouillé le mari chez lui,
Enferment la femme chez elle.

LISBETH, montrant la chambre de droite, premier plan.

Madame est par là !

ROSCHEN, montrant la chambre de gauche, troisième plan.

Monsieur par ici !

LES QUATRE SERVANTES.

Et toutes les nuits, ça se passe ainsi.

TOUS.

Madame est par là ! Monsieur par ici !
Et toutes les nuits, ça se passe ainsi !

LE CHOEUR.

Drôles de gens ! drôle d'histoire !
Nous ferons bien en vérité
De ne pas attendre pour boire
L'occasion de boire à leur postérité.

REPRISE DU PREMIER CHOEUR

Encore un verre, je vous prie, etc.

(Pendant la reprise les maîtres ont vidé leurs verres et leurs femmes les emmènent. Frippel les reconduit ainsi que les servantes. Arrivés au fond, tous se retournent, montrant encore les deux chambres en chantant :)

Madame est par là ! monsieur par ici !

(Pais tout le monde sort en riant.)

SCÈNE III

FRIPPEL, LES QUATRE SERVANTES, puis JOHANN, HÉLÉNA,
BETLY.

FRIPPEL *, pendant que les servantes portent les tables au fond à droite et
à gauche de la porte.

Allons, allons, ne perdons pas de temps. Descendez à la
cuisine, allumez le feu, et préparez le souper de nos hôtes. S'ils
ne font rien comme personne, ils boivent et mangent comme
tout le monde.

LISBETH.

Vous ne nous avez pas dit, monsieur Frippel, ce qu'il faut
leur accommoder ?

FRIPPEL.

C'est vrai... Voyons, cherchons... Si nous leur donnions...

BOSCHEN.

Un quartier de bœuf aux pruneaux ?

ANNELI.

Un cuissot de chamois aux confitures ?

GRETH.

Et une oie à la marmelade de pommes ?

FRIPPEL.

Parfait ! Voilà un souper copieux et délicat. Et, en l'arro-
sant d'un joli vin muscat qui tape et égaie... Allons, allons,
vite à la besogne.

JOHANN, du dehors.

Holà ! l'hôtelier !

LISBETH, regardant à la porte du fond.

Ah ! des voyageurs !

ANNELI, de même.

Un beau garçon et une jolie dame !

BOSCHEN, de même.

Encore des nouveaux mariés.

* Deux servantes, Frippel, deux servantes.

FRIPPEL.

C'est la saison.

JOHANN *, paraît au fond avec Hélène et Betty.

Ah ! quelqu'un.... c'est heureux ! Qui de vous est l'hôtelier ?

FRIPPEL, s'avançant.

C'est moi !

JOHANN, riant.

Il faut venir à Schwitz pour voir un hôtelier aussi mal bâti.

FRIPPEL, à part

Pas poli, le mari. (Souriant.) Que vais-je servir à sa seigneurie ?

JOHANN, à Hélène.

Madame, que voulez-vous prendre ?

HÉLÈNA, s'asseyant à droite.

Avant tout, un peu de repos.

JOHANN, à Frippel.

Du repos... en avez-vous ?

FRIPPEL.

On en trouve dans toutes les chambres.

JOHANN.

Il nous en faut trois.

FRIPPEL.

Trois ! d'ordinaire les gens mariés se contentent...

HÉLÈNA, vivement.

Nous ne sommes pas mariés !

FRIPPEL.

Des amoureux, alors ?

JOHANN.

Pas d'observations saugrenues !

FRIPPEL, à part.

Quel porc-épic !

JOHANN.

Nous sommes trois. Il nous faut trois chambres.

* Frippel, Johann, Betty, Hélène.

FRIPPEL, à part, désignant Betly.

Ah ! oui, la suivante... (Haut.) Il m'en reste deux à ce premier étage... Celle-là ! et celle-ci ! (Il désigne la porte de gauche premier plan et la porte de droite deuxième plan.)

BETLY *

Eh bien ! Et moi ?

FRIPPEL.

Vous, au-dessus des écuries... Je vais vous y conduire. (A part.) Pas mariés ! c'est louche ! j'aurai l'œil. (Il sort avec Betly, par la gauche deuxième plan. Les servantes sortent par le fond.)

SCÈNE IV

HÉLÉNA, JOHANN *.

JOHANN.

Eh bien ! madame, comment vous trouvez-vous ?

HÉLÉNA.

Ah ! jeune homme ! jeune homme ! quel service vous m'avez rendu !

JOHANN.

Ce n'est pas la peine d'en parler. Je me reposais à l'ombre, au bord de la route. Tout à coup j'entends crier : au secours ! Je me lève ! Je vois deux femmes...

HÉLÉNA.

Betly et moi...

JOHANN.

Aux prises avec des maraudeurs...

HÉLÉNA.

En train de nous dévaliser.

JOHANN.

Je m'élançe, je tape, je cogne sur ces coquins... Ils se sau-

* Frippel, Betly, Johann, Hélène.

* Johann, Hélène.

vent... Je vous sauve... C'est ce qu'aurait fait à ma place tout autre archer de l'Helvétie indépendante...

HÉLÈNA.

Il n'en est pas moins vrai que sans vous, ces coquins m'auraient...

JOHANN.

Tout pris... Je n'en doute pas! Vous avez des trésors de beauté... Et je m'étonne... Permettez-moi de m'étonner... que jeune et jolie comme vous l'êtes, vous vous soyez aventurée seule avec une servante...

HÉLÈNA.

Vous allez tout savoir.

JOHANN.

Je n'en demande pas davantage.

HÉLÈNA.

Je suis de Lucerne.

JOHANN.

Moi, de Zurich.

HÉLÈNA.

Un jour que mon mari tirait de l'arc, sur le rempart nord, un parti d'Autrichiens pénétra dans la ville par la poterne sud, fit main basse sur toutes les femmes et enleva les plus jolies...

JOHANN.

Vous la première.

HÉLÈNA.

Naturellement... Une fois dans la montagne, la nuit venue, je leur échappe, je cours... Et patatras, je tombe dans un précipice...

JOHANN.

Grand Dieu!

HÉLÈNA.

Mais pas jusqu'au fond. Un sapin providentiel me tend sa branche, je m'y accroche, et, ne sachant plus que faire, je m'évanouis. Le savant Balthasar Wermuler m'aperçut, me décrocha

et m'enferma dans son laboratoire au fond des Grisons. Il fait un grand ouvrage sur les animaux. J'étais un sujet intéressant à étudier. Il me disséqua... moralement. Dès qu'il eut achevé son chapitre consacré aux femmes, il m'en donna une copie... que j'ai là (Elle montre son escarcelle.), me confia à Betly, sa servante, et me congédia en me disant galamment : Chère belle, la femme est un petit animal irresponsable et inconscient...

JOHANN, à part.

Je m'en méfiais !

HÉLÉNA.

Quand les hommes sauront cela, ils pardonneront tout aux femmes.

JOHANN.

Et ils resteront garçons.

HÉLÉNA.

C'est à craindre.

COUPLETS.

I

On épouse une jeune fille
 Au caractère aimable et doux.
 C'est un ange ! dit la famille.
 C'est une perle ! dit l'époux.
 En douze heures le tableau change...
 L'espace du soir au matin...
 Hier encor, c'était un ange ;
 Aujourd'hui, c'est un diabolin.
 Par quel miracle la merveille
 S'est-elle changée en chemin ?
 Elle n'est plus le lendemain
 Ce qu'elle était la veille !

II

Cette grande métamorphose,
 Je vous le dirai sans détour,
 Provient d'une petite cause ;
 Et cette cause, c'est l'amour !
 L'amour réveille chez la femme

Les défauts charmants et maudits
 Qui dormaient au fond de son âme,
 Comme des serpents engourdis !
 Trois petits mots dits à l'oreille,
 Un simple baiser sur la main...
 Elle n'est plus le lendemain
 Ce qu'elle était la veille !

JOHANN.

Un profond philosophe, ce Balthazar Wermuler !

HÉLÉNA.

Et, comme mon mari me reprochait certains défauts inconscients, il me tarde de me faire pardonner, en lui donnant à lire le chapitre qui me disculpe. Aussi, dès que j'aurai pris un peu de repos, je me remettrai en route *. (Elle passe à gauche.)

JOHANN, à part.

Jolie et mariée... C'est fait pour moi. (Haut.) Pardon, madame... Vous pouvez courir de nouveaux dangers. Permettez-moi de vous accompagner. En devisant avec vous, tout le long de la route, peut-être serai-je assez heureux...

HÉLÉNA, sévèrement.

Plait-il ?

JOHANN, se présentant.

Johann, archer au service de l'Helvétie indépendante, vingt-huit ans, l'œil vif, le cœur ardent, sait plaire aux femmes. Son histoire est bien simple. Après la bataille, je revins à Zurich, déterminé à y prendre un repos bien gagné. Mais le ciel en avait décidé autrement.

HÉLÉNA.

Vous devintes amoureux ?

JOHANN.

Parfaitement.

HÉLÉNA.

Et sans espoir ?

* Hélène, Johann.

JOHANN.

Avec trop d'espoir, au contraire... J'avais plû à une jeune fille d'une innocence, d'une naïveté!... Une vraie bête à bon Dieu! Pour vous en donner une idée... Un jour je lui demandai galamment la permission de lui baiser le bout de ses jolis petits doigts... Ce n'est pas assez, me répondit-elle. Et elle me tendit les bras. Je reculai d'épouvante.

HÉLÉNA.

Pourquoi?

JOHANN.

Ah! voilà! Depuis son indépendance, l'Helvétie est d'une pruderie, d'une bégueulerie...

HÉLÉNA.

Exagérée!

JOHANN.

Ridicule! Pour un pauvre petit adultère...

HÉLÉNA.

Pour le moindre cas de bigamie...

JOHANN.

Couic! pendu!... Un malheureux séducteur qui ne répare pas en épousant... Couic aussi! Et comme je ne tiens ni à la corde, ni à la chaîne, je m'enrôlai dans l'armée du roi de France qui guerroyait contre le duc de Bourgogne. La paix vient d'être signée. Et c'est en revenant au pays que j'eus l'honneur de vous rencontrer.

HÉLÉNA.

Croyez bien que je n'oublierai jamais...

JOHANN, galamment.

On oublie vite quand on n'a rien ou presque rien à se rappeler... Mais, si vous voulez bien m'écouter, je suis tout disposé à meubler votre mémoire.

HÉLÉNA.

Vous dites?

JOHANN.

Puisque vous êtes mariée.

CABALETTE

La femme est une place forte
 Que défend un mari jaloux.
 Vient un amant aux regards doux
 Qui se fait vite ouvrir la porte.
 Avouez donc, sans préjugé,
 Et vous devez le reconnaître,
 Qu'en pareil cas il vaut mieux être
 L'assiégeant et non l'assiégé.
 Moi, j'aime mieux, quoi qu'il advienne,
 Et je crois être plus malin,
 Prendre la femme du voisin
 Que de lui voir prendre la mienne.

Rien n'est éternel ici-bas !
 Je sais quelle idée est la vôtre ;
 Pourquoi donc ne serais-je pas
 Un peu trompé tout comme un autre ?
 Celle qui me livra son cœur
 Me reprend les clefs de la place.
 Et c'est alors moi que l'on chasse,
 Au profit d'un nouveau vainqueur.
 Mais, voyez-vous, quoi qu'il advienne,
 Je suis encor le plus malin...
 Car c'est la femme du voisin
 Que l'on me prend... et non la mienne !

HÉLÉNA.

Eh bien ! monsieur Johann, c'est ce qui vous trompe. Mon mari n'est ni vieux, ni aveugle. Je l'aime, et ce n'est pas à la veille de le revoir qu'il me viendrait à l'idée de...

JOHANN.

Je le regrette sincèrement.

HÉLÉNA.

Je vous laisse donc à vos regrets, et je vais me reposer dans ma chambre.

JOHANN.

Et moi dans la mienne en pensant...

HÉLÉNA.

A une autre, je vous y engage !

JOHANN.

Je tâcherai. (La saluant.) Madame...

HÉLÉNA.

Monsieur ! (Elle sort par la gauche, premier plan.)

JOHANN, à part.

C'est dommage ! (Il sort par la droite, deuxième plan.)

SCÈNE V

ZUG, SUZEL, puis M. et MADAME HANS BOCH.

ZUG *, entrant, forieux, par le fond avec Suzel.

Ah bien ! non, là, vrai !... c'est agaçant, c'est irritant, ça ne peut pas durer plus longtemps !

SUZEL, le suivant.

Mon cher mari, qu'avez-vous donc ?

ZUG.

Ce que j'ai ? Vos père et mère, les Hans Boch, ne nous laissent pas une pauvre petite minute de solitude à deux... Et vous me demandez ce que j'ai ? Je les ai sur le dos, les Hans Boch !

SUZEL, très naïvement.

Ça vous gêne ?

ZUG.

O innocence !... ô naïveté !... Mais, sacrebleu, Suzel, il faut pourtant que je puisse causer avec vous. Eh bien ! non, je ne peux pas !... Les Hans Boch !... toujours les Hans Boch !... Ce matin, pour la première fois, je leur échappe... Je vous conduis à la cascade, à la splendide cascade, et je commençais... « Ne faites pas ça ! ce n'est pas de jeu ! » me crient les Hans Boch que j'aperçois de l'autre côté de la cascade... Et je n'ai pas pu !... Grâce aux Hans Boch, je n'ai pas pu causer.

SUZEL.

De quoi donc, mon ami ?

* Suzel, Zug.

ZUG.

Mais... je n'ai pas le droit de vous le dire !

SUZEL.

Des secrets !... alors ce n'était pas la peine de m'épouser.

COUPLETS

I

Eh quoi ! toujours du mystère,
 Et des airs embarrassés ?
 Vous ne savez que vous taire.
 Ce n'est vraiment pas assez.
 Aux jeux innocents de mon âge,
 Lorsque pour vous j'ai dit adieu,
 J'espérais que le mariage
 Au moins m'amuserait un peu.
 Puisqu'hélas ! je me suis trompée,
 Jé réclame ma poupée.
 Pour que mon bonheur soit complet,
 Rendez-la-moi bien vite, s'il vous plaît !

(Elle passe à droite *.)

II

C'est si gentil ces fillettes,
 A qui l'on parle tout bas ;
 Pour qui l'on fait des layettes,
 Et qu'on berce entre ses bras.
 La mienne est tombée en disgrâce.
 Mais puisqu'ici, je le vois bien,
 L'époux que j'ai pris à la place
 M'a l'air de n'être bon à rien,
 Puisqu'enfin je me suis trompée,
 Je réclame ma poupée.
 Pour que mon bonheur soit complet,
 Donnez-m'en vite une autre, s'il vous plaît !

ZUG, à part.

Plus que naïve... un peu bête... (Haut.) Mais, petite b...
 bienheureuse, ce que je veux... Écoutez ! j'ai dépisté les Hans
 Boch, nous sommes seuls... Je vais enfin pouvoir causer...

M. et MADAME HANS BOCH **, paraissant au fond.

Ne faites pas ça ! ça n'est pas de jeu !

* Zug, Suzel.

** Zug, M. Hans, madame Hans, Suzel.

ZUG.

Non, je ne pourrai jamais !

HANS BOCH.

Et nos conventions ?

ZUG *.

C'est trop fort ! Expliquons-nous une bonne fois.

MADAME HANS BOCH.

Pas devant cette enfant ! Rentre, Suzel, rentre, ma fille.

SUZEL, à part.

Qu'est-ce qu'ils ont ? Je n'y comprends plus rien ! (Elle entre à droite, premier plan.)

SCÈNE VI

ZUG, M. et MADAME HANS BOCH.

ZUG **.

Et maintenant...

MADAME HANS BOCH.

Asseyons-nous... Nous avons tant couru après vous, monsieur Zug...

ZUG.

Ne m'appellez donc pas M. Zug. Pour la réussite de mes projets, l'incognito m'est nécessaire, et je suis ici le comte de Morgaten : un nom de terre...

MADAME HANS BOCH.

Oui, monsieur le comte. (Ils ont pris chacun un siège et se sont assis.)

ZUG.

Un jour, le Conseil fédéral me dit : « L'Helvétie indépendante tient à briller par la sévérité de ses mœurs. Un célibataire a de déplorables relâchements. Mariez-vous et nous vous nommons gouverneur de Schaffouse. » Ce poste lucratif me souriait. Je me mariaï, et deux jours après...

* M. Hans, Zug, madame Hans, Suzel.

** M. Hans, Zug, madame Hans.

MADAME HANS BOCH.

Vous perdités votre femme.

ZUG.

Des suites d'un enlèvement. Je ne retrouvai que sa ceinture qui flottait au-dessus d'un gouffre, à la branche d'un sapin... Je ne la regrette qu'à moitié. Le cœur d'une jeune fille est une boîte à surprises... peu agréables. Aussitôt après le mariage, ce qui s'en échappe de défauts!...

HANS BOCH.

Pas toujours.

ZUG.

C'est ce que je tiens à constater. Le Conseil fédéral me dit: « l'Helvétie indépendante tient à briller... »

MADAME HANS BOCH.

Nous savons, passez...

ZUG.

« Un veuf a de déplorables relâchements. Remarquez-vous, si vous voulez rester gouverneur de Schaffouse. » Il me souriait, ce poste lucratif. Je me suis donc mis en quête d'une seconde femme...

MADAME HANS BOCH.

Et c'est alors...

ZUG.

Ne m'interrompez pas. C'est alors qu'un jour, me promenant dans les faubourgs de Zurich, je vis des soldats envahir votre maison...

MADAME HANS BOCH.

Nous ne pouvions payer nos redevances.

ZUG.

Heureusement pour vous, j'aperçus votre fille. Elle me charma. Je payai vos redevances. Et en échange de ce service signalé...

MADAME HANS BOCH.

Nous n'avions plus rien à vous refuser.

ZUG.

C'est bien là-dessus que je comptais pour vous faire accepter un traité que vous violez à toute heure. (Il se lève.)

M. et MADAME HANS BOCH, se levant.

Vous aussi, monsieur le comte.

ZUG.

Moi aussi?.. C'est trop fort!. Relisons-le.

M. et MADAME HANS BOCH.

Relisons-le!

HANS BOCH, tirant un traité de sa poche et lisant:

« Entre les soussignés, etc.. etc., est convenu ce qui suit:
Article premier. Jean-Baptiste Zug, redoutant les surprises du mariage, désire au préalable étudier le caractère de Suzel. Article deux: Les dits Hans Boch, persuadés que leur fille ne peut que gagner à être connue, consentent à cette étude préparatoire. »

MADAME HANS BOCH.

Voyez plus loin

HANS BOCH, continuant.

« Il est convenu de part et d'autre qu'on abusera de la naïveté de Suzel, pour lui faire croire à un mariage réel, et qu'afin d'éviter toute indiscretion, on passera le temps de l'épreuve dans des cantons lointains. »

MADAME HANS BOCH.

Voyez plus loin.

HANS BOCH, continuant.

« Les dits Hans-Boch, mettront leur fille sous clef, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil... »

MADAME HANS BOCH.

Voyez l'article cinq.

HANS BOCH.

Tu as raison, Cornélie, c'est le plus important. Lisez, monsieur, l'article cinq.

ZUG, prenant le traité et lisant.

RONDEAU^m

Le dit Zug, dans cette affaire,
 A le droit tout personnel
 D'essayer le caractère
 De la susdite Suzel.
 Du bon gré de la famille,
 Il observera les mœurs
 De la dite jeune fille
 Et ses mauvaises humeurs.
 Toutefois cet essayage,
 Commencé dès le réveil,
 Ne durera davantage
 Que la clarté du soleil.
 Or, si pendant la journée,
 Le dit Zug, pris en défaut,
 Osait avant l'hyménée
 Se risquer plus qu'il ne faut;
 S'il offense et discrédite,
 En dépit de son traité,
 La demoiselle susdite,
 Vrai trésor de pureté,
 Zug se résigne d'avance,
 Sachant son indignité,
 A subir, sans résistance,
 Les lois de notre cité.
 Pour punir un tel outrage,
 Deux moyens un même sort:
 La mort ou le mariage,
 Le mariage ou la mort !

REPRISE EN CŒUR

Pour punir un tel outrage, etc., etc.

HANS BOCH.

Vous voyez !

ZUG.

Je vois que si j'allais trop loin, je serais marié ou pendu.
 Mais comme vous êtes toujours là !..

MADAME HANS BOCH.

Enfin que voulez-vous ?

ZUG.

Je veux... je veux étudier.

HANS BOCH.

Dans les limites du traité?

ZUG.

Parbleu ! Et pour cela je vous demande seulement de me laisser causer pendant une heure, seul à seul avec votre fille.

MADAME HANS BOCH.

Une heure, c'est beaucoup !

ZUG.

Alors, déchirons le traité et rentrons chacun chez nous.

HANS BOCH, s'emparant du traité.

Non pas ! Allons ! Vous avez votre heure.

MADAME HANS BOCH.

Mais à une condition...

ZUG.

Encore ?

MADAME HANS BOCH.

L'entrevue aura lieu dans cette salle, la fenêtre restera ouverte et nous serons dessous.

M. et MADAME HANS BOCH.

Et si vous alliez trop loin...

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Pour punir un tel outrage, etc.

(M. et madame Hans Boch sortent par le fond.)

SCÈNE VII

ZUG, puis SUZEL *

ZUG.

Ouf ! Cette épreuve doit être décisive. Dans une heure, il faut que je sache, si, oui ou non, je peux passer outre. (Ouvrant la porte de droite premier plan.) Venez ici, Suzel ; j'ai à vous parler.

* Zug, Suzel.

SUZEL, entrant.

Si ça peut vous faire plaisir, mon ami...

ZUG.

Dépêchons-nous. C'est très pressé !.. Nous n'avons qu'une heure...

SUZEL.

Une heure ? Bien, mon ami.

ZUG.

Je vous serai donc obligé de vous prêter...

SUZEL.

A tout ce que vous voudrez, mon ami.

ZUG, à part.

Ça commence bien. (Haut) Eh bien ! ma chère Suzel, pour aller plus vite, ouvrez-moi tout de suite la petite boîte.

SUZEL.

Quelle petite boîte ?

ZUG.

Votre cœur, afin que je puisse voir ce qu'il y a dedans... je vous en prie, Suzel, ouvrez-le moi !

SUZEL.

M'ouvrir le cœur ?.. Ah ! mais non, ça me ferait du mal.

ZUG, à part.

Plus que naïve... un peu bête... (Haut.) Non, je parle au figuré. Dites-moi seulement vos sentiments, vos goûts, vos préférences.

SUZEL.

Oh ! bien alors, je vais tout vous dire, car je ne sais pas mentir, moi !

ZUG, à part.

Ce n'est pas comme ma première. Sincère au début, dès le lendemain... (Haut.) Parlez, je vous écoute.

COUPLETS.

I

SUZEL.

Vous voulez que j'ouvre mon cœur?
Soit ! il ne contient pas grand'chose,
J'aime avec rage, avec fureur...

(Mouvement de Zug.)

Le printemps, le lys et la rose.

(Zug se rassure.)

J'aime entendre, quand fuit l'hiver,
Les enivrantes sérénades...

(Mouvement de Zug.)

Que les oiseaux chantent dans l'air

(Zug se rassure.)

Et qui charment mes promenades.
Oui, mon ami, croyez-le bien,
Je vous dis tout ce que j'éprouve.
J'ouvre mon cœur et je n'y trouve
Rien de plus, là vrai!.. rien!.. non!.. rien!

II

Ah! j'oubliais : J'aime le soir
A m'en aller dans la prairie

(Mouvement de Zug.)

Toute seule...

(Zug se rassure.)

Et puis à m'asseoir
Au bord d'une route fleurie,
Longtemps, longtemps, je reste là,
Et j'effeuille une marguerite...

(Mouvement de Zug.)

Pour voir si mamie et papa
Aiment toujours bien leur petite!

(Zug se rassure.)

LE PREMIER BAISER

Bref, mon ami, croyez-le bien,
Je vous dis tout ce que j'éprouve,
J'ouvre mon cœur et je n'y trouve
Rien de plus, là vrai... rien !... non !... rien !

ZUG, à part.

Ce n'est pas comme ma première. Candide la veille, dès le
lendemain... (Haut.) Et depuis huit jours que vous êtes ma
femme, n'avez-vous pas remarqué en vous...

SUZEL.

Quoi donc ?

ZUG.

Quelques petits changements, quelques légères modifications ?
Seulement quelques velléités de coquetterie, par exemple ?

SUZEL.

La coquetterie ! Qu'est-ce que c'est que ça, mon ami ?

ZUG, à part.

Elle fait l'ignorante... Nous allons bien voir. (Haut.) Savez-
vous bien, ma chère, que vous êtes horriblement fagotée.

SUZEL.

Vous trouvez, mon ami ?

ZUG.

Ça crève les yeux. Votre coiffure ne vous va pas. Votre col-
lerette ne vous va pas. Votre robe ne vous va pas*.

SUZEL.

Tiens ![†]

ZUG.

Cela ne vous fait rien que je vous dise que rien ne vous va ?

SUZEL, indifférente.

Non, mon ami.

ZUG.

Vous n'avez donc pas envie de plaire ?

SUZEL.

A qui, mon ami ?

* Suzel, Zug.

ZUG.

Aux hommes, pour veier les femmes. C'est élémentaire, ça.

SUZEL.

Eh bien, mon ami, vous me direz ce que je dois faire pour plaire aux hommes. Je ne sais pas, moi. On ne me l'a jamais appris.

ZUG.

Et ça ne vous est pas venu naturellement, depuis notre mariage?

SUZEL.

Non, mon ami.

ZUG, à part.

Pas coquette. C'est un grand point. Ma première, dès le lendemain... Poursuivons. (Haut.) Savez-vous bien, ma chère, que je suis quinteux, bilieux, grognon, maussade, lunatique? J'ai des ticés, des lubies, des papillons, des bannetons. Pour un rien, je me monte, je me monte comme une soupe au lait!

SUZEL.

Vraiment, mon ami.

ZUG.

Et aujourd'hui, est-ce le printemps qui me taquine, ou l'orage qui me picote... J'ai une folle envie de casser quelque chose.

SUZEL.

Dites-moi quoi, mon ami, et je vous l'apporte.

ZUG.

Et vous me laisserez casser?

SUZEL.

Tout ce que vous voudrez, mon ami.

ZUG.

Sans impatience, sans mauvaise humeur, sans trépidations?

SUZEL.

Oui, mon ami.

ZUG, à part.

Pas nerveuse! C'est un grand point. Ma première, dès le len-

demain, sautait au plafond quand j'éternuais... Essayons! (Haut.) Atch!

SUZEL.

Dieu vous bénisse, mon ami.

ZUG, à part.

Elle ne saute pas! C'est un grand point. Poursuivons... (Haut.)
Savez-vous bien, ma chère, pourquoi j'ai envie de casser quelque chose ?

SUZEL.

C'est le printemps, ou l'orage...

ZUG.

Non, c'est... C'est votre toilette qui m'agace, qui m'horripile. Vous me ferez donc le plaisir de vous défaire de votre robe, de votre collerette et de votre toque*.

SUZEL.

Oh! non, pas de ma toque ?

ZUG.

De votre toque aussi.

SUZEL.

C'est maman qui me l'a faite.

ZUG.

Ma belle-mère!... Voilà donc pourquoi elle me crispe tout particulièrement... C'est plus fort que moi, je ne peux pas la regarder en face.

SUZEL.

Maman ?

ZUG.

Non!... la toque!... (A part.) Toutes les deux! (Haut.) Ah! ma foi, tant pis si ça vous fâche**! (Il lui enlève sa toque en passant à droite et fait tomber les cheveux de Suzel.)

SUZEL.

C'est bien, mon ami, je ne la mettrai plus.

* Zug, Suzel.

** Suzel, Zug.

ZUG.

Ça ne vous fâche pas ?

SUZEL.

Non, mon ami. (Elle retère ses cheveux et se coiffe.)

ZUG, à part.

Pas colère, non plus ! C'est un grand point. Ma première, dès le lendemain, me flanquait la vaisselle à la tête. (Contemplant Suzel.) Et comme elle est gentille ainsi, les bras en l'air, à tortillonner ses beaux cheveux ! Reste à savoir si elle est sensible à l'amour. C'est un grand point. (Il s'approche d'elle.) O ange !

SUZEL, effrayée, à part.

Comme il est drôle, mon mari !

ZUG, à part.

Allons ! de l'adresse ! (Haut.) Suzel, viens t'asseoir auprès de moi. (Il la fait passer.) * Assieds-toi.

SUZEL, s'asseyant.

Tiens, vous me tutoyez ?

ZUG, s'asseyant près d'elle.

Oui, c'est indispensable pour ce que j'ai à te dire. (Lui prenant la main.) La jolie petite main ! Comme elle est douce et satinée ! Est-ce que ça te fait quelque chose, quand je te serre la main ?

SUZEL.

Oui, mon ami... ça me fait mal.

ZUG.

Telle n'était pas mon intention. (Lui prenant la taille.) Quelle taille adorable ! Comme elle est ronde et souple ! Dis-moi, qu'éprouves-tu quand je te prends la taille ?

SUZEL.

Mon ami, ça me chatouille.

ZUG.

O candeur ! N'éprouves-tu pas comme un doux frisson ? Ne

* Zug, Suzel.

sens-tu pas ton cœur battre plus fort ? As-tu peur que je t'en dise davantage ? Et pourtant, ce davantage, désires-tu que je te le dise ? Suzel ! ô Suzel ! le désires-tu, dis ?

SUZEL étonnée, se levant.

Oui, j'éprouve comme un léger frisson, je sens mon cœur battre plus fort, j'ai peur qu'on ne m'en dise davantage. Et pourtant je désire quelque chose. Mais ce quelque chose, mon ami, est-il bien indispensable que ce soit vous qui me le disiez ?

ZUG.

Oui, oui.

SUZEL.

Il me semble pourtant qu'un autre...

ZUG, bondissant.

Un autre ? Non ! non ! pas un autre... Pourquoi un autre ? Moi, moi seul ! Suzel, ma chère Suzel ! (Il s'approche les bras ouverts pour l'embrasser.)

M. et MADAME HANS BOCH, sous la fenêtre.

Suzel ! Suzel !

SUZEL, passant sous les bras de Zug.

Voilà ! voilà !... (Elle sort en courant par le fond.)

SCÈNE VIII

ZUG, puis BETLY*.

ZUG.

Saprelotte ! Il était temps ! Un peu plus je tombais sous le coup de l'article 5... Et je ne suis pas encore tout à fait décidé... non, pas encore !... Il y a un mot qui m'a frappé : un autre, a-t-elle dit ? Un autre est de trop. Et tant qu'elle ne m'aura pas donné la préférence à l'exclusion de tout autre... Mais, mon Dieu, quelle situation ! Depuis huit jours, près d'une jeune fille qui se croit ma femme... Et me contraindre ! avec ma nature

* Betty, Zug.

exubérante et passionnée... C'est le supplice de Tantale... la tentation du bon saint Antoine. Heureusement j'ai toutes mes soirées à moi... (Apercevant Betty qui entre par la gauche, deuxième plan.) Une servante !

BETLY, à la cantonnade.

Parfaitement ! C'est entendu !... (Elle descend en scène.)

ZUG, à part.

Voilà ma soirée ! (Il court à elle, veut l'embrasser et reçoit un soufflet.) Oh !

BETLY.

Ça m'a échappé !

ZUG.

Ça ne fait rien.

COUPLETS

I

Dans le métier de séducteur,
Il est bien des petites choses
Qu'il faut supporter sans douleur,
Ce sont les épines des roses.
Ainsi, ta gifle, sapristi !
Était énorme et réussie.
Vous en avez tous retenti,
V'lan ! beaux vallons de l'Helvétie !
A ce soufflet si furibond
Ai-je fait la moue ?
Non ! non !
J'en risquerai même un second,
Si tu tends l'autre joue.

II*

Tiens, pas plus tard que l'an dernier,
J'étais en galant tête-à-tête
Chez la femme d'un jardinier,
Une fort piquante brunette.
Tout à coup, nous sommes surpris
Par un mari très en colère.

* Zug, Béty.

Je me retourne avec mépris...
 V'lan ! Il me gifle par derrière !
 Eh bien ! me soupçonnera-t-on
 D'avoir fait la moue ?
 Non ! non !
 Non ! cent fois non ! mille fois non !
 J'ai risqué l'autre joue.

BETLY.

Eh bien, moi, monsieur le comte, c'est la première fois que
 je vois un nouveau marié....

ZUG.

Ah ! tu sais...

BETLY.

Que vous êtes le comte de Morgaten, marié depuis huit jours
 à peine à la fille de M. Hans Boch. C'est l'hôtelier qui me l'a
 dit. Et vous avez une si drôle de façon de passer votre lune de
 miel.

ZUG.

C'est un système conjugal tout particulier dont j'attends les
 plus heureux résultats. Accorde-moi donc...

BETLY.

Mais non !

ZUG.

Pas maintenant. Nous serions dérangés. Mais à la nuit tom-
 bante, ou plutôt à la nuit tombée, laisse-moi pénétrer dans ta
 chambre.

BETLY.

Un rendez-vous !

ZUG.

Un tout petit, tout petit !

BETLY, le menaçant.

Vous voulez encore ?...

ZUG.

Frappe, mais consens !

BETLY.

Jamais de la vie !

ZUG.

Bien, bien, nous en causerons ce soir, après souper... Ah! ton nom ?

BETLY.

Betly... pour ne pas vous servir.

ZUG.

Jusqu'à nouvel ordre.

BETLY.

Quel aplomb !

ZUG.

A ce soir, Betly à ce soir ! (A part.) Voilà ma soirée ! (Il sort par le fond.)

SCÈNE IX

BETLY, HÉLÉNA.*

HÉLÉNA entrant précipitamment par la gauche, premier plan.

J'ai cru entendre... (Courant à la porte du fond, avec joie.) Je ne me trompe pas... C'est lui !... mon mari !

BETLY.

Le comte de Morgaten, votre mari !

HÉLÉNA.

Je l'ai bien reconnu.

BETLY.

Et M. Zug ? Vous avez donc deux maris ?

HÉLÉNA.

Non, ça ne fait qu'un.

BETLY.

Mais alors, c'est lui qui a deux femmes ?

HÉLÉNA, s'arrêtant.

Il s'est remarié ?

* Hélène, Betly.

BETLY.

A la fille de M. Hans Boch.

HÉLÉNA, atterré.

Bigame ! il est bigame !

BETLY, à part.

Et il ne se contente pas de deux femmes, le scélérat !

HÉLÉNA.

Je comprends... Il m'aura crue morte, et, pour conserver sa place, il aura été forcé...

BETLY, à part.

Elle le plaint !

HÉLÉNA.

Ah ! mon Dieu ! je me souviens... La loi est terrible pour les bigames. Si je me fais connaître, il est perdu !* Et c'est moi qui... Non, non, cela ne sera pas !... Il n'y a pas de sa faute... Je me dévouerai, je me sacrifierai.

BETLY.

Comment ça ?

HÉLÉNA.

Nous retournons chez Balthasar.

BETLY.

Hein !

HÉLÉNA.

Ce savant verra que les femmes sont capables de dévouement. Ça lui allongera son chapitre.

BETLY.

Ah bien, si je m'attendais...

HÉLÉNA.

Va me chercher mon voile.

BETLY.

Oui, madame.

* Betty, Hélène.

SCÈNE X

LES MÊMES, SUZEL, puis JOHANN.

HÉLÉNA *, apercevant Suzel qui entre par le fond en effeuillant une marguerite.

Qui vient là ?

BETLY.

C'est la femme de votre mari. (Elle sort par la gauche, premier plan.)

JOHANN, paraissant à la porte de droite, deuxième plan. Apercevant Suzel, à part.

Suzel ! C'est elle ! c'est bien elle ! (Il se tient au fond et ne se montre pas.)

HÉLÉNA, dévisageant Suzel, à part.

Ça, une femme !

SUZEL, s'avançant, à part.

Tiens, une étrangère. (Haut.) Madame !... (Elle salue.)

HÉLÉNA, allant à Suzel.

Bien vrai, vous êtes mariée ?

SUZEL.

Mais, oui, madame.

JOHANN, à part, avec joie.

Elle est mariée !

HÉLÉNA, à Suzel.

Vous en êtes bien sûre ?

SUZEL.

Voulez-vous voir mon mari ?

HÉLÉNA, vivement.

C'est inutile !

* Betty, Hélène, Suzel, Johann.

SUZEL.

Il est à causer avec mes parents, sous la fenêtre... Il vous dira lui-même...

HÉLÉNA.

Non, je m'en rapporte à vous... Et vous le rendez heureux, votre mari ?

SUZEL.

Il n'a pas encore eu à se plaindre de moi.

HÉLÉNA *, à part.

Petite sotte ! (A Betty, qui rentre avec un voile.) Donne, donne vite... (Rencontrant Johana au fond. A mi-voix.) Je pars, adieu !

JOHANN, de même.

Moi, je reste. Bon voyage ! (Hélène et Betty sortent par la gauche, deuxième plan.)

SCÈNE XI

SUZEL, JOHANN**.

SUZEL, à part.

Elle est bien indiscreète, cette étrangère.

JOHANN, se montrant.

Suzel ! ma chère Suzel !

SUZEL.

Vous ! Ah ! que je suis contente de vous voir. C'est que vous êtes bien mieux que mon mari.

JOHANN.

Vrai ?

SUZEL.

Où ! bien vrai ! Et ça m'aurait fait tant de plaisir de vous épouser.

JOHANN.

Est-elle gentille !

* Betty, Hélène, Johann, Suzel.

** Johann, Suzel.

SUZEL.

Mais, quand je vous ai tendu les bras, vous vous êtes sauvé comme si le diable...

JOHANN.

Les exigences de la guerre... J'avais promis au roi de France...

SUZEL.

De ne pas m'embrasser?

JOHANN.

Non; mais de me battre pour lui. Et si je vous avais embrassée...

SUZEL.

Vous ne seriez pas parti ?

JOHANN.

Juste ! Ah ! ça m'a bien coûté, allez !

SUZEL.

Enfin, vous voilà de retour, et nous allons pouvoir passer de bons moments ensemble.

JOHANN.

Ah ! mais oui ! (Avec élan.) Suzel ! ma chère Su... (S'arrêtant.) Bien vrai, vous êtes mariée ?

SUZEL.

C'est drôle ! Ils me demandent tous la même chose. Vous en doutez, vous aussi ? Ça ne se voit donc pas ?

JOHANN, riant.

Pas trop.

SUZEL.

C'est bien étonnant. Voilà huit jours que le comte de Morgaten m'a conduite chez son cousin...

JOHANN.

Son cousin ?

SUZEL.

Un vieux moine qui a la spécialité de marier tous les Morgaten.

JOHANN.

Enfin, vous êtes mariée ?

SUZEL.

Tout ce qu'il y a de plus mariée.

JOHANN.

J'en suis bien aise !

SUZEL.

Hein ?

JOHANN, vivement.

Pour votre mari...

SUZEL.

Le pauvre homme n'a pourtant pas l'air content !

DUET. O

JOHANN.

Quoi ! Vous avoir, vous si charmante,
Comme compagne et comme amante,
Pour lui, ce n'est pas suffisant ?

SUZEL.

Non ! Pas du tout, jusqu'à présent.

JOHANN.

Cependant vous l'aimez peut-être,
Puisque vous l'avez pris pour maître,
Et vous le trouvez séduisant ?

SUZEL.

Modérément, jusqu'à présent

JOHANN.

La chose n'est pas ordinaire.
N'a-t-il donc trouvé pour vous plaire
Rien de gentil ? Rien d'amusant ?

SUZEL.

Non ! Rien du tout, jusqu'à présent.

JOHANN.

Quoi ! rien ?

SUZEL.

Quelquesfois il m'emmène

Dans la montagne ou dans la plaine,
Et nous marchons, herborisant.

JOHANN.

Et voilà tout jusqu'à présent?

SUZEL.

Oui, c'est bien tout jusqu'à présent!

JOHANN.

Vraiment je ne puis croire
A cette étrange histoire.
Jamais je n'ai tant ri !
Le drôle de mari!

SUZEL.

Il semble ne pas croire
A ma bien simple histoire.
Pour qu'il en ait tant ri,
Qu'a donc fait mon mari?

JOHANN *.

Le jour, j'admets sa retenue.
Mais lorsque la nuit est venue...

SUZEL.

La nuit ? Chacun de son côté,
On va dormir.

JOHANN, abasourdi.

En vérité ?

SUZEL.

Après avoir mis ma cornette,
Je m'enferme dans ma chambrette,
Sitôt que le soleil s'enfuit.

JOHANN.

Toute la nuit?

SUZEL.

Toute la nuit!

JOHANN.

Et lui ?

SUZEL.

Dans sa chambre bien close,
Il se retire et se repose,
Jusqu'à l'heure où le soleil luit.

JOHANN.

Toute la nuit?

* Suzel Joh

LE PREMIER BAISER

SUZEL.

Toute la nuit!

JOHANN.

Et voilà tout jusqu'à présent ?

SUZEL.

Oui, c'est bien tout jusqu'à présent !

REPRISE DE L'ENSEMBLE

JOHANN.

Vraiment je ne puis croire,
etc.

SUZEL.

Il semble ne pas croire,
etc.

JOHANN, à part.

Mais c'est un trésor cette petite femme-là ! Le mari aussi est un trésor... le mari surtout.

SUZEL.

Est-ce que ça ne se passe pas toujours comme ça ?

JOHANN.

Entre mari et femme?... Si... si... Mais avec un autre... avec moi, par exemple...

SUZEL.

Avec vous?... Oh ! dites vite !

JOHANN.

Est-elle pressée !... Eh bien...

FRIPPEL, entrant par le fond avec les servantes qui apportent le couper.
Allons, allons ! Le couvert pour le souper.

SUZEL.

Quel ennui ! Pas moyen de causer un instant en tête-à-tête.

JOHANN.

Eh bien, ce soir, après souper... (Apercevant M. et madame Hans Boch avec Zug.) Ah ! vos parents...

SUZEL.

Avec mon mari. Je vais vous présenter.

JOHANN, à part.

Parbleu!

SCÈNE XII

LES MÊMES, FRIPPEL, LES SERVANTES, ZUG, M. ET MADAME
HANS BOCH, puis HÉLÈNA et BETLY.

(FrippeL et les servantes mettent le couvert sur la table à droite. Zug entre par le fond, en causant avec M. et madame Hans Boch.)

ZUG *, à Hans Boch.

Je ne suis pas encore tout à fait décidé... mais j'espère qu'avant peu...

HANS BOCH.

Prenez votre temps... Je suis bien sûr qu'un jour ou l'autre...

MADAME HANS BOCH, apercevant Johann.

Que vois-je ?

HANS BOCH **.

Tiens ! Johann.

ZUG.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

HANS BOCH.

Un garçon du pays ! (Allant à Johann.) Ça va bien ?

SUZEL, conduisant Johann à Zug.

Mon cher mari, permettez-moi de vous le présenter. C'est un ami.

ZUG ***, passant à Johann.

Ah ! si c'est un ami...

JOHANN et ZUG, se serrant la main.

Enchanté !... Enchanté !

FRIPPEL.

Le souper est servi.

* Suzel, Johann, madame Hans, Zug, M. Hans.

** Suzel, Johann, M. Hans, Zug, madame Hans.

*** Suzel, Johann, Zug, M. Hans, madame Hans.

SUZEL, à Johann.

Vous souperez avec nous ?

JOHANN.

Bien volontiers.

ZUG.

Mais...

HANS BOCH.

C'est un ami !

ZUG.

Ah ! si c'est un ami...

JOHANN et ZUG, se serrant la main.

Enchanté ! Enchanté !

HANS BOCH.

Allons, à table ! à table ! (Les servantes ont porté la table au milieu de la scène. On y prend place, Suzel au milieu, entre M. et madame Hans Boch, Johann à gauche, Zug à droite. Musique d'orchestre. Hélène la tête recouverte d'un voile, entre par la gauche, deuxième plan, avec Betty)

HÉLÈNA *, sans être vue des convives, à Frippel.

Quel contre-temps ! Impossible d'avoir des mulets avant demain matin ?

FRIPPEL.

Tout à fait impossible, madame !

BETLY, à voix basse.

Votre mari !

HÉLÈNA, de même.

Grand Dieu ! Et il me faudra passer la nuit ici pendant que lui... avec sa seconde femme... Ah ! c'est plus que je n'en puis supporter.

BETLY, de même.

Rentrez chez vous. Laissez-moi faire ! (Hélène rentre à gauche, premier plan.)

* Hélène, Betty, Frippel, Johann, madame Hans, Suzel, M. Hans, Zug.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins HÉLÉNA.

FINAL

ENSEMBLE

Allons ! Allons ! Il faut bien vite
 Qu'on fasse honneur à ce festin.
 Et l'on ira dormir ensuite
 Pour se lever de bon matin.

ZUG.

Du vin ! Du vin !

BETLY, qui s'est jointe aux servantes lui versant à boire.
 Voilà ! Voilà !

ZUG, à part.

Betly ! quel regard tendre et louche !
 J'étais certain
 Qu'elle deviendrait moins farouche.

TOUS.

Du vin ! Du vin !

REPRISE DE L'ENSEMBLE

Allons ! allons ! il faut bien vite, etc.

SUZEL, à Johana.

Vous n'avez pas vu, c'est dommage,
 Notre repas de mariage.

ZUG.

C'était gentil et sans façon,
 Chacun a chanté sa chanson.

JOHANN.

Parbleu ! j'aurais chanté la mienne.

TOUS.

Il est encor temps. Chantez-la.

JOHANN.

Trop tard ! souffrez que je m'abstienne.

LE PREMIER BAISER

SUZEL.

Je vous en prie!

JOHANN.

Eh bien, voilà.

CHANSON

I

Le second baiser, ma mignonne,
 Est un larcin qui se pardonne.
 On ne doit jamais refuser
 Le second baiser.
 Mais le premier, c'est autre chose,
 Si quelqu'un, sur ta lèvre rose,
 Veut le poser,
 Ma mignonne,
 Prends bien garde à qui te donne
 Le premier baiser.

II

Le second baiser, ma jolie,
 Ça se donne, et puis ça s'oublie.
 On peut largement abuser
 Du second baiser.
 Mais le premier, c'est autre chose.
 Contre celui qui te l'impose,
 Sache ruser,
 Ma jolie.
 Ne donne qu'avec ta vie
 Le premier baiser.

MADAME HANS BOCH, à Suzel qui s'est levée.

Eh bien! Suzel! eh bien!

SUZEL, s'asseyant.

Voilà, maman, voilà!

ZUG, très gai.

Cette chanson-là! c'est la nôtre.

SUZEL.

Votre air est très joli. Mais il en est un autre.

ZUG.

Plus guilleret,

SUZEL.

Que nous vous chanterons,

Si vous voulez.

TOUS.

Nous le voulons,
Écoutons !

CHANSON

I

ZUG

Colett' voulait aller au bois.
Sa mèr' lui dit : Prends garde !

SUZEL.

J'y suis ben allée, autrefois,
Et j'sais c'qu'on y hasarde !

ZUG.

On y rencontre un séducteur
Qui vous prend et vous enlace.

SUZEL.

On sent battre son petit cœur.
Et paf ! il vous embrasse !...
Tant que le premier n'est pas pris,
Les autres baisers ont leur prix.

ZUG.

Mistigris, mirontaine !

SUZEL.

Restons donc dans la plaine !

TOUS, frappant leurs verres avec les couteaux.

La, la, la, tra la la la.

(Tout le monde se lève.)

SUZEL.

Deuxième couplet !

II

ZUG *.

La pauvr' Colett' n'écouta pas
Cett' leç un très sensée.

SUZEL.

Ell' vint au bois avec Lucas.
Ah ! qu'ell' fut embrassée !

ZUG.

Quand Pierrot, son autre amoureux,
Lui dit d'une voix tendre :

SUZEL.

Un seul p'tit baiser savoureux,
Un seul, laiss' le moi prendre !
A présent que l'premier est pris,
Les autr's baisers n'ont plus d'prix.

ZUG.

Mistigris, mirontaine !

SUZEL.

Prends-en donc la douzaine.

TOUS, dansant.

La la la, tra, la la la.

(Tout le monde danse. Les servantes emportent la table.)

ZUG, un peu gris **.

Ah ! la drôle de chose !
Je ne sais pas pourquoi,
Je titube et je voi
Mes beaux parents en rose.
Ah ! la drôle de chose !

SUZEL, de même.

Ah ! la drôle de chose !
Tout tourne... mon mari,
Papa... maman aussi...
Je n'en sais pas la cause...
Ah ! la drôle de chose !

* Deux servantes, Johann, madame Hans Boch, Zug, Suzel, M. Hans Boch
Frippe, deux servantes.

** Madame Hans Boch, Zug, Suzel, M. Hans Boch: Johann est remonté
Frippe est servi.

LES QUATRE SERVANTES.

Ces deux époux, ah! quel malheur!
Sont dans les vignes du Seigneur!

SUZEL, chancelant.

Soutenez-moi!

ZUG, allant à elle.

Viens dans mes bras!

M. et MADAME HANS BOCH *, passant entre eux et repoussant Zug à gauche.

Ne touchez pas! ne touchez pas!

JOHANN, descendant à droite, bas à Suzel, désignant la porte de droite, premier plan.

Là, dans votre chambrette...

SUZEL, bas.

Bon, je vous attendrai.

M. et MADAME HANS BOCH, allant à elle.

Allons, Suzel, rentre dans ta chambrette.

ZUG, à gauche, bas à Betty.

À me recevoir es-tu prête?

BETLY, désignant la porte de gauche, premier plan.

Là, dans ma chambre...

ZUG, bas.

Bon, j'irai.

ZUG et SUZEL, reprenant.

Ah! la drôle de chose! etc., etc.

(Les servantes donnent des bougeoirs allumés à Suzel, à Zug, à Johann, à M. et à madame Hans Boch.)

ENSEMBLE.

Allons, allons, jeunes époux,
Rentrez } chacun chez } VOUS.
Revenons } nous. } NOUS.

MADAME HANS BOCH, conduisant Suzel à droite.

Par ici, ma chérie.

* Betty, Zug, M. Hans Boch, madame Hans Boch, Suzel, JOHANN.

LE PREMIER BAISER

HANS BOCH, poussant Zug à gauche.
Et vous de ce côté.

ZUG et SUZEL, très gais.
Bonsoir, la compagnie
Et la société.

SUZEL.

Bonsoir, maman!

MADAME HANS BOCH.

Bonsoir, ma chérie!

SUZEL.

Bonsoir, petit père.

M. HANS BOCH.

Bonsoir, fillette. (Suzel entre à droite, premier plan. Madame Hans Boch pousse le verrou. Zug à gauche, troisième plan. Johann, deuxième plan à droite, Betty à gauche, premier plan. Frippel et les servantes par le fond. Musique de scène. M. et madame Hans Boch restent seuls. Ils prennent chacun une chaise qu'ils posent au milieu de la scène.)

SCÈNE XIV

M. et MADAME HANS BOCH *

HANS BOCH.

Et maintenant montons la garde accoutumée.

MADAME HANS BOCH

Quand donc cela va-t-il finir ?

HANS BOCH.

Courage ! Il faut assurer l'avenir
De notre fille bien-aimée.

MADAME HANS BOCH, s'asseyant.

N'avoir pas même un seul fauteuil !

* M. Hans Boch, Madame Hans Boch.

HANS BOCH, de même.

Ah ! qu'on est mal sur cette chaise !

MADAME HANS BOCH.

Je ne pourrai dormir à l'aise.

HANS BOCH.

Je ne pourrai pas fermer l'œil.

(Ils s'endorment et ronflent. Musique.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, JOHANN, puis ZUG, puis BETLY.

JOHANN* sortant de sa chambre avec précaution et regardant les

Hans Boch.

Ils dorment tous deux, mais peut-être

Ils pourraient rouvrir les yeux.

Prendre la porte est dangereux.

J'aime mieux prendre la fenêtre.

(Il sort par le fond.)

ZUG**, même jeu.

Ils dorment tous deux, mais peut-être

Ils pourraient rouvrir les yeux.

Prendre la porte est dangereux.

J'aime mieux prendre la fenêtre.

(Betly a entr'ouvert la porte de gauche, premier plan. Elle voit sortir Zug par le fond et sur la pointe des pieds, elle disparaît par la gauche deuxième plan. La musique continue accompagnant les ronflements de M. et madame Hans Boch. Les panneaux de droite et de gauche s'ouvrent et laissent voir deux petites chambres avec fenêtres praticables. Hélène voilée, dans celle de gauche, et Suzel dans celle de droite. Clair de lune dans la chambre de Suzel.)

* M. Hans, Johann, madame Hans.

** M. Hans, Zug, madame Hans.

SCÈNE XVI

M. et MADAME HANS BOCH, HÉLÉNA, SUZEL puis ZUG
et JOHANN.

SUZEL et HÉLÉNA*, chacune dans sa chambre.
J'éprouve en mon cœur un bizarre émoi.
J'attends quelque chose et je ne sais quoi !

JOHANN**, entrant chez Suzel par la fenêtre.

C'est moi ! c'est moi !

ZUG***, entrant chez Hélène par la fenêtre.

C'est moi ! c'est moi !

SUZEL, à Johann.

Qu'avez-vous à me dire encore ?

JOHANN.

Que je t'aime que je t'adore !

HÉLÉNA, déguisant sa voix, à Zug.

Que prétendez-vous, s'il vous plaît ?

ZUG, passionné.

Te chanter le dernier couplet !

JOHANN, à Suzel.

Le premier baiser, ma mignonne,
Est un forçin qui se pardonne.
On ne doit jamais refuser
Le premier baiser.

ZUG à Hélène.

Mistigris, mirontaine !

HÉLÉNA.

Prends-en donc la douzaine !

* Hélène, M. Hans, madame Hans, Suzel.

** Hélène, M. Hans, madame Hans, Johann, Suzel.

*** Hélène, Zug, M. Hans, madame Hans, Johann, Suzel.

M. et MADAME HANS BOCH, rêvant.

Mistigris, mirontaine !

ENSEMBLE.

(Zog et Johann reprennent chacun leur motif. Chant de l'alouette.)

ZUG.

Quoi ! c'est déjà le jour !

JOHANN.

C'est déjà l'alouette.

SUZEL et HÉLÉNA, les regardant.

Finissons ce doux tête à tête.

HÉLÉNA et SUZEL.

Ah ! mon cœur bat à se briser !

SUZEL.

Je ne sais quel feu me dévore.

JOHANN et ZUG.

Ah ! laisse-moi prendre encore

Le premier baiser !

(Zog et Johann, après avoir embrassé Hélène et Suzel, disparaissent par les fenêtres qu'Hélène et Suzel referment derrière eux).

(Rideau).

ACTE DEUXIÈME

Une cour d'hôtellerie. Au fond, un chalet praticable avançant un peu en scène avec fenêtres et balcons sur les façades latérales. Porte d'entrée sur la façade qui fait face au public. A gauche, bâtiment de service avec une porte et une lucarne praticable dans le toit. A droite des écuries. Rues à droite et à gauche du chalet. Un puits à droite. Une échelle contre le mur des écuries.

SCÈNE PREMIERE

ZUG, JOHANN*.

(Le jour se lève. Zug descend du balcon de gauche, et Johann du balcon de droite. Musique à l'orchestre.)

ZUG et JOHANN, à part.

Et maintenant... vite dans ma chambre. (Ils se rencontrent et se serrent la main) Enchanté ! enchanté ! (Ils remontent ensemble jusqu'à la porte du chalet et font des cérémonies, c'est à qui n'entrera pas le premier, et finissent par entrer tous les deux en même temps.)

* Johann, Zug.

SCÈNE II

SOLDATS DE TOUTE SORTE, ARCHERS, ARBALÉTRIERS,
ROUTIERS, AVENTURIERS, dans des costumes pittoresques, puis
FRIPPEL, les SERVANTES, puis JOHANN.

(Les soldats entrent en désordre par les rues de gauche et de droite.)

INTRODUCTION

CHŒUR.

Holà ! holà ! Qu'on nous écoute.
Nous avons soif, nous avons faim,
Et nous nous remettrons en route,
Quand notre estomac sera plein.

LES UNS.

Quoi, vraiment encore on sommeille !
A cette heure doit-on dormir ?

LES AUTRES.

Ils font plutôt la sourde oreille.

TOUS.

Obligeons-les à nous servir.

(Ils frappent à toutes les portes.)

REPRISE DU CHŒUR.

Holà ! holà ! Qu'on nous écoute,
Etc....

(FrippeL sort du chalet, les servantes des bâtiments de gauche et de droite.)

FRIPPEL et les SERVANTES.

Ah ! quel vacarme ! quel tapage !
Qui vient ainsi nous déranger ?

LES SOLDATS.

De braves soldats en voyage.

LE PREMIER BAISER

FRIPPEL.

Que voulez-vous ?

LES SOLDATS.

Boire et manger.

Fais-nous servir sur la place voisine,
Et vide prestement ta cave et ta cuisine.

FRIPPEL*.

Nous n'avons rien. Passez votre chemin !

LES SOLDATS.

A jeun nous remettre en voyage ?
Mettons sa maison au pillage,
C'est l'affaire d'un tour de main.

FRIPPEL et les SERVANTES.

Au secours ! au secours !

JOHANN** qui vient de sortir du chalet.

Qu'on les serve au plus vite !

Ou sinon....

FRIPPEL.

Tout de suite !

(Il entre dans le chalet avec les servantes.)

LES SOLDATS.

Johann ! c'est toi ?

JOHANN, leur serrant la main.

C'est vous !

Ah ! que je suis heureux de vous retrouver tous !

COUPLETS

I

Nous n'avons pas servi sous la même bannière.
Dans des camps différents nous avons fait la guerre.
Et sans nous épargner nous nous sommes battus.

(Les soldats se rangent par moitié de chaque côté de la scène. Johann remonte et reste au milieu.)

* Soldats, Frippel, soldats.

** Soldats, Frippel, Johann, soldats.

LES SOLDATS DE DROITE, faisant un pas.
Qui vive ?

LES SOLDATS DE GAUCHE, de même.
France !

LES SOLDATS DE DROITE.
Bourgogne !

LES SOLDATS DE GAUCHE.
Au nom du roi je frappe !

LES SOLDATS DE DROITE.
Au nom du duc je cogne !

LES SOLDATS DE GAUCHE, s'avancant.
Coups donnés !

LES SOLDATS DE DROITE, de même.
Coups rendus !

LES PREMIERS.
A nous la victoire !

LES SECONDS.
A nous la défaite !

JOHANN, redescendant au milieu et les séparant.

La paix est faite !
Et vainqueurs et vaincus,
Bras dessous, bras dessus,
Enfants de l'Helvétie,
En buvant,
En chantant,
Quand la guerre est finie,
Retournons au pays,
Bons amis !

(Pendant la reprise en chœur du refrain, les soldats des deux camps se prennent par le bras et font le tour de la scène.)

JOHANN *, s'adressant à un soldat.

Dans le dernier combat, de toi, mon camarade,
J'ai reçu, je le crois, plus d'une estafilade.
Mais je n'en suis pas mort, et je ne t'en veux plus.

* Soldats, Johann, soldats.

LES SOLDATS DE DROITE, faisant un pas.

Qui vive ?

LES SOLDATS DE GAUCHE.

France ! etc., etc.

(Même jeu de scène qu'au premier couplet. Pendant la reprise en chœur, tous les soldats se rangent sur une même ligne, face au public.)

PREMIER SOLDAT.

Johann ! viens-tu déjeuner avec nous ?

JOHANN.

Non, mes amis, je déjeunerai ici.

DEUXIÈME SOLDAT.

Je comprends.

JOHANN.

Qu'est-ce que tu comprends ?

DEUXIÈME SOLDAT.

Tu veux te faire servir par les servantes de l'hôtellerie.

TROISIÈME SOLDAT.

Elles sont joliment jolies !

QUATRIÈME SOLDAT.

Et tu as dû faire un choix.

JOHANN.

Une servante ! Ah ! bien oui.

TROISIÈME SOLDAT.

Une voyageuse peut-être ?

JOHANN.

Ça ne vous regarde pas !

PREMIER SOLDAT.

Ce farceur de Johann !

DEUXIÈME SOLDAT.

Les femmes... il n'y a que ça pour lui !

TOUS.

Pour nous aussi !

TROISIÈME SOLDAT.

Mais après déjeuner, tu partiras avec nous ?

JOHANN.

Non, je ne partirai pas.

QUATRIÈME SOLDAT.

Tu restes ? C'est donc sérieux ?

JOHANN.

Ah ! ça, vous m'ennuyez, à la fin.

FRIPPEL *, entrant par la porte du chalet avec des paniers.

Voilà les provisions !

TOUS.

Bonne chance, Johann.

REPRISE EN CHOEUR DU REFRAIN.

Et vainqueurs et vaincus, etc.

(Tous les soldats sortent par la rue de droite, bras dessus, bras dessous.)

SCÈNE III

JOHANN, SUZEL, puis HÉLÉNA, BETLY puis HANS BOCH.

SUZEL **, paraissant au balcon de droite et regardant les soldats s'éloigner,
à part.

Ah ! les beaux militaires ! les beaux militaires !

JOHANN, l'apercevant, à part.

Ah ! c'est elle ! (Haut.) Bonjour, Suzel !

SUZEL.

Vous ! Ah ! que je voudrais descendre !

JOHANN.

Eh bien, descendez !

SUZEL.

Je ne peux pas. Je suis sous les verrous.

* Soldats, Frippel, Johann, soldats.

** Suzel (au balcon de droite), Johann.

LE PREMIER BAISER

JOHANN.

Alors, il n'y a pas moyen ?

SUZEL.

Vous avez l'esprit bien peu inventif. Et cette échelle contre le mur ?

JOHANN, prenant l'échelle contre le mur à droite.

Tiens ! c'est vrai ! (La posant contre le mur.) Vous n'aurez pas peur ?

SUZEL.

Je n'ai peur de rien ! (Elle descend.)

JOHANN, pendant qu'elle descend.

Les jolis petits pieds ! La fine taille ! Les belles épaules !

SUZEL.

Prenez donc garde ! Vous allez me faire tomber.

JOHANN *.

Oui, dans mes bras ! (Il la prend dans ses bras, puis il veut l'embrasser.)

SUZEL, se reculant.

Non, Johann, non !

JOHANN.

Vous me repoussez ?

SUZEL, vivement.

Oh ! non, je ne vous repousse pas. (Elle s'éloigne.)

JOHANN.

Mais vous me fuyez... C'est absolument la même chose.

SUZEL.

Moi, vous fuir ? Ah ! je n'en ai pas envie !

JOHANN.

Alors pourquoi me fuyez-vous ?

SUZEL.

Vous voulez savoir pourquoi ?

JOHANN.

Oui, certes !

* Suzel et Johann descendent en scène.

SUZEL.

Eh bien ! Je ne peux pas vous le dire.

JOHANN.

Parce que ?

SUZEL.

Parce que je n'en sais rien.

JOHANN.

Craignez-vous que votre mari ?...

SUZEL, en colère.

Mon mari ! mon mari ! Ah ! pourquoi ai-je un mari ?

JOHANN.

Et pourquoi ce mari est-il M. Zug ?

SUZEL.

Ah ! si c'était vous, ce serait bien différent.

JOHANN.

Chère Suzel !

SUZEL.

Mais, lui, je le déteste !

JOHANN.

Et vous faites bien !

SUZEL.

Il est si peu aimable, mon mari. Il a des lubies, des papillons, des hannetons ! Il s'emporte pour un rien. Ainsi, tenez, hier, il m'a décoiffée. Et savez-vous pourquoi ? Parce que ma toque lui déplaisait !

JOHANN.

Le vilain homme !

SUZEL *.

Oh ! mais je ne me laisserai plus faire. Je ne veux plus qu'il me traite en petite fille. Et s'il s'avise de trouver à redire à quoi que ce soit, je saurai bien lui tenir tête, ah ! mais !

JOHANN.

Et vous ferez bien !

* Johann, Suzel.

SUZEL.

Je suis bien changée depuis hier, n'est-ce pas ?

JOHANN.

Vous n'êtes plus du tout la même.

SUZEL.

Voulez-vous savoir pourquoi ?

JOHANN.

Je veux bien.

SUZEL.

Eh bien ! je ne peux pas vous le dire.

JOHANN.

Parce que ?

SUZEL.

Parce que je n'en sais rien !

JOHANN.

Elle est gentille à croquer !

HÉLÉNA *, à part, paraissant au balcon de gauche.

Johann avec la femme de mon mari !

BETLY, paraissant à la lucarne de gauche, à part.

Tiens ! tiens !

COUPLETS

I

SUZEL

J'ai depuis lors un mal extrême
 A me reconnaître, pourquoi ?
 Ou suis-je une autre que moi-même ?
 Ou suis-je moi sans être moi ?
 Ce que j'éprouve est bien étrange,
 Et je n'y comprends rien vraiment.
 Est-il possible que l'on change
 En un jour si complètement ?

JOHANN.

L'amour en est la cause.
 Pour un oui, pour un non,

* Be l à la lucarne, Hélène au balcon de gauche, Johann, Suzel.

Qu'on soit fille ou garçon,
 Il nous métamorphose.
 Tant que l'amour existera,
 Ce sera toujours comme ça.

(Reprise du refrain par Suzel, Hélène et Betty.)

II

JOHANN.

Moi, sans cesser d'être moi-même,
 Je suis tout à fait transformé.
 Et depuis hier je vous aime
 Comme je n'ai jamais aimé.
 C'est une flamme qui pénètre
 En moi pour la première fois.
 Comme l'enfant qui vient de naître,
 L'entr'ouve les yeux et je vois !

SUZEL.

L'amour en est la cause, etc.

(Johann, Hélène et Betty reprennent le refrain.)

SUZEL.

Ce n'est pas mon mari qui aurait trouvé ça. Il ne trouve rien,
 mon mari.

JOHANN.

Non, mais il peut nous surprendre ici ; et je vous engage à
 rentrer au plus tôt.

SUZEL.

Êtes-vous poltron ! mais je veux encore causer, moi !

JOHANN.

Pas facile, quand l'un des deux est marié.

SUZEL.

Laissez donc ! Il y a toujours moyen de tromper la surveil-
 lance d'un mari.

JOHANN, à part.

Elle est étonnante ! (Haut.) Comment ça ?

SUZEL.

Allez m'attendre à la cascade.

JOHANN.

A la cascade ?

SUZEL.

Je m'y suis promenée hier avec mon mari. C'est un endroit charmant et bien tranquille. Je vais mettre un peu d'ordre à ma toilette et je cours vous y rejoindre.

JOHANN, à part.

Etonnante ! Etonnante !

HANS BOCH *, paraissant sur le balcon de gauche.

Suzel ! où est Suzel ?

SUZEL.

Ciel ! papa ! (Johann se cache derrière elle.)

HANS BOCH, l'apercevant.

Tu es descendue par le balcon ?

SUZEL.

Pour prendre l'air. Il fait si beau !

HANS BOCH.

Petite malheureuse, veux-tu bien rentrer. Si ton mari...

SUZEL.

Me voici ! me voici ! (Bas à Johann.) A la cascade ! (Suzel rentre. Hans Boch quitte le balcon.)

SCÈNE IV

JOHANN, HÉLÉNA au balcon, BETLY ** à la lucarne.

JOHANN, à part.

Ah ! pourquoi est-elle mariée !

HÉLÉNA.

Vous allez bien, ce matin, monsieur Johann ?

JOHANN.

Tiens ! ma voyageuse d'hier ! Pas mal, merci. Et vous ?

* Betty, Hélène, Johann, Suzel, Hans Boch, balcon de droite.

** Betly, Hélène, Johann.

HÉLÉNA.

A merveille !

JOHANN.

Je vous croyais partie.

HÉLÉNA.

J'attends les premiers mulets qui rentreront. Betly, quand l'hôtelier nous a-t-il fait espérer ?...

BETLY.

Dans une heure, madame.

HÉLÉNA.

Mais je ne vous retiens pas, monsieur Johann. Allez à la cascade.

JOHANN.

Ah ! vous avez entendu ?

HÉLÉNA.

Sans le vouloir. Je prenais l'air, moi aussi. Elle semble bien vous aimer, cette petite.

JOHANN.

Adorable, n'est-ce pas ?

HÉLÉNA.

Pas trop mal. Mais si son mari apprenait qu'à la cascade...

JOHANN.

N'allez pas lui dire...

HÉLÉNA.

Comptez sur ma discrétion.

JOHANN.

Merci et adieu ! (A part en s'en allant.) Suzel, ma chère Suzel. (Il sort par la rue de droite.)

BETLY, en riant.

Ah bien, il n'a pas de chance, monsieur Zug !

HÉLÉNA.

Pauvre ami !

BETLY, apercevant Zug à la porte du chalet.

Ah ! c'est lui !

HÉLÈNA.

Descends vite et fais-lui adroitement ma commission. (Hélène quitte le balcon et Betty la lucarne.)

SCÈNE V

ZUG, puis BETLY.

ZUG, sortant du chalet.

Cette petite Betty me trotte par la tête. Jamais, au grand jamais, dans ma situation de mari expectant, je n'ai rencontré une servante si... et puis si... parole d'honneur !.... Ah ! je voudrais bien l'avoir à mon service ! Elle n'a pas encore paru ce matin. (Se tournant vers le chalet.) Elle repose dans sa chambre qui donne sur un de ces balcons. Lequel ? Je n'en sais rien. Il faisait nuit et j'étais dans les vignes du Seigneur. Mais ce dont je suis certain, c'est que je suis descendu de l'un de ces balcons.

BETLY *, entrant par la gauche.

Monsieur Zug...

ZUG, se retournant.

C'est toi ! Je te cherchais. O ange ! (Il veut l'embrasser.)

BETLY, lui échappant et le menaçant d'un soufflet.

Eh bien ?

ZUG.

Encore ?.... Tu ne te souviens donc pas ?

BETLY, avec malice.

Moi ? Je ne me souviens de rien.

ZUG.

Allons donc ! N'avons-nous pas échangé, hier soir, quelques douces paroles ?

BETLY.

Qui sait ?

* Betty, Zug.

Hein

ZUG.

COUPLETS

I

Quelle est cette nouvelle histoire ?
N'est-ce pas chez toi qu'après boire,
J'allai fredonner ma chanson ?

BETLY.

Peut-être oui, peut-être non.

ZUG.

N'est-ce pas de chez toi, mignonne,
Qu'à l'heure où le soleil rayonne,
Je suis sorti, tout réjoui ?

BETLY.

Peut-être non, peut-être oui.

ZUG.

Peut-être non ?

BETLY.

Peut-être oui.

ZUG, à part.

Elle ne dit pas oui,
C'est inouï !

Elle ne dit pas non,
Cré nom de nom !

II

ZUG.

Pendant la nuit, ô nuit de fête !
Pour te parler en tête à tête,
N'ai-je pas gravi le balcon ?

BETLY.

Peut-être oui, peut-être non.

ZUG.

Voyons, éclaircissons la chose.
N'est-ce pas sur ta lèvre rose,
Qu'un baiser s'est épanoui ?

BETLY.

Peut-être non, peut-être oui.

ZUG, à part.

Elle ne dit pas oui,
C'est inoui.
Elle ne dit pas non,
Cré nom de nom !

ZUG.

Mais, saprelotte, si ce n'est toi, qui donc ?

BETLY.

Parlons d'autre chose. Vous avez été marié une première fois, monsieur Zug ?

ZUG.

Hein, quoi, tu sais...

BETLY.

A une jeune fille qui s'appelait Hélène ?

ZUG.

C'est bien ça.

BETLY.

Que vous avez perdue ?

ZUG.

Dans un gouffre. Sa ceinture flottait à une branche de sapin.

BETLY.

Et vous l'avez pleurée ?

ZUG.

De l'œil qui la voyait jeune fille, mais pas de l'œil qui la voyait ma femme.

BETLY.

C'est bien ce que supposait mon maître, le célèbre Balthasar Wermuler.

ZUG.

J'en ai ouï parler. Mais qu'est-ce que ça peut lui faire ?

BETLY.

Il avait une grande affection pour votre femme. Et il veut que vous la pleuriez des deux yeux.

ZUG.

Comment ça ?

BETLY.

En vous prouvant que ce n'est pas de sa faute si son caractère. .

ZUG.

Je le sais aussi bien que lui. C'est le mariage.

BETLY.

Pas positivement.

ZUG.

Qu'est-ce donc ?

BETLY, tirant un parchemin de sa poche.

Vous le verrez sur ce parchemin qu'il m'a chargée de vous remettre. C'est le chapitre qu'il a consacré aux femmes, dans son grand ouvrage sur les animaux.

ZUG, prenant le parchemin.

Pourquoi ne me l'as-tu pas remis hier ?

BETLY.

J'ignorais que M. Zug et le comte de Morgaten, c'était la même chose.

ZUG.

Comment le sais-tu ce matin ?

BETLY, troublée.

Par... par un petit mot de mon maître que j'ai reçu cette nuit.

ZUG, vivement.

Cette nuit ? Mais alors ce n'est pas toi ?...

BETLY, en riant.

Peut-être oui, peut-être non ! Au revoir, M. Zug ! (Elle entre dans le chate.)

SCÈNE VI

ZUG, puis SUZEL.

ZUG.

Elle se moque de moi. Mais, saprelotte ! si ce n'est pas elle, qui donc ? Je suis perplexe. (Dépliant le parchemin.) Voyons toujours comment le célèbre Balthasar explique... Je suis curieux de savoir... (il lit.) « La femme est un petit être mobile et variable. Donnez-lui un premier baiser, il se révolte et son caractère se modifie. » (Parlé.) C'est donc ça qu'Hélène, ma première, dès le lendemain... (Il met le parchemin à sa ceinture.)

SUZEL *, sortant du chalet, à part.

Johann m'attend à la cascade... (Elle va pour sortir par la droite.)

ZUG, l'apercevant.

Ah ! c'est vous, Suzel.

SUZEL, s'arrêtant, à part.

Mon mari ! Tiens ! il va me servir à quelque chose. (Allant à lui.) Tirez-moi un seau d'eau, je vous prie.

ZUG.

S'il vous plait ?

SUZEL.

Tirez-moi un seau d'eau ! Je veux voir comment je suis coiffée. Allons, vite, vite !

ZUG.

Mais d'ordinaire, pour se mirer, on prend...

SUZEL.

Un miroir, je le sais bien. Mais je l'ai cassé, mon miroir.

ZUG.

Ah ! vous avez cassé?...

* Zug, Suzel.

SUZEL.

En mille morceaux, dans un mouvement d'impatience.

ZUG.

Ah ! vous avez des mouvements ?...

SUZEL.

Vous en avez bien, vous. Pourquoi n'en aurais-je pas ?

ZUG, à part.

Tiens ! tiens !

SUZEL.

Allons, vite, vite, mon seau d'eau !

ZUG.

Jamais de la vie !

SUZEL.

Alors, je vais moi-même...

ZUG *.

Non, je ne souffrirai pas... (Il va au puits, et tout en tirant un seau d'eau, à part.) Tiens ! tiens ! tiens !

SUZEL.

Vous voyez, j'ai mis mes beaux habits de fête : ma belle jupe de soie, mon corsage de velours... et ma toque... Ah ! ce n'est pas ma toque d'hier !

ZUG.

Non, c'est une autre toque. (Posant le seau par terre.) Ouf ! Voilà !

SUZEL **.

Merci ! (Allant se mirer dans le seau.) Je m'en doutais... tout de travers. (Redressant sa toque.) Là... maintenant, je suis tout à fait bien. Ne trouvez-vous pas ?

ZUG.

Mais c'est de la coquetterie, ça !

SUZEL.

Ne m'avez-vous pas dit, hier, qu'il fallait être coquette ?

* Suzel, Zug.

** Zug, Suzel.

COUPLETS

I

Vous avez daigné m'avertir
 Que, pour faire votre conquête,
 Avant tout, je devais sentir
 L'utilité d'être coquette.
 Ce dont vous m'avez averti,
 Je le fais sans craindre les blâmes,
 Pour plaire aux hommes, sapristi !
 Et pour vexer les femmes.

II

J'ai donc fait cas de ma beauté,
 Et j'ai pris souci de ma mise.
 A votre chère volonté,
 En un mot, je me suis soumise.
 C'est pourquoi j'ai pris le parti,
 Réalisant tous vos programmes,
 De plaire aux hommes, sapristi !
 Et de vexer les femmes.

ZUG, à part.

Plus que simple, hier, et ce matin... (Haut.) Et pourquoi me dites-vous tout cela ?

SUZEL, vivement.

Pour rien ! c'est une lubie, un hanneton.

ZUG.

Un hanneton ?

SUZEL.

Vous en avez bien, vous !

ZUG.

Mais, moi, je suis un homme !

SUZEL.

Eh bien, vous avez des hannetons d'homme, et moi, j'ai des hannetons de femme !

ZUG.

Saprelotte ! Ce n'est pas la même chose.

SUZEL.

Je le sais bien !

ZUG, à part.

Plus que naïve, hier, et ce matin... (Haut.) Mais je ne vous reconnais plus, mais vous n'êtes pas la même !

SUZEL.

J'ai changé à mon avantage, pas vrai ?

ZUG.

Ah ! fichtre non !

SUZEL, furieuse.

Vous savez, je n'aime pas les mauvais compliments.

ZUG.

Ça vous fâche ?

SUZEL, à part.

Soyons calme. (Haut.) Non, ça me prend un peu sur les nerfs. Voilà tout.

ZUG, à part.

Et nerveuse !

SUZEL.

Au revoir, mon ami.

ZUG.

Où allez-vous ?

SUZEL.

Je... je vais faire un petit tour. Le soleil est si engageant !

ZUG.

Où ça, un petit tour ?

SUZEL, se trouble.

A la... dans la... dans les bois, pour cueillir la fraise.

ZUG, à part.

Elle rougit. C'est une couleur. Menteuse aussi !

SUZEL.

C'est si bon, la petite fraise des bois dans une grande jatte de lait, avec beaucoup de miel et un peu de kirsch.

ZUG, à part.

Et gourmande !

SUZEL, caressante.

Je serai de retour dans une heure et je vous rapporterai un joli bouquet de roses des Alpes pour orner votre boutonnière. C'est gentil, ça, hein? mon gros loulou !

ZUG, à part.

Et cajoleuse !

SUZEL.

Allons, au revoir. (Elle s'éloigne.)

ZUG, la retenant.

Non, Suzel, non, ce ne serait pas prudent. Une femme seule dans les bois...

SUZEL.

Avez-vous peur des loups ?

ZUG.

Non, pas des loups, mais d'autres... animaux. Ça vous ferait bien plaisir d'aller à la fraise ?

SUZEL.

Oh ! oui.

ZUG.

Eh bien !... j'irai avec vous.

SUZEL, vivement.

Ah ! mais, non !

ZUG.

Vous ne voulez pas ?

SUZEL, à part.

Soyons maline. (A part.) Si, si, je veux bien. Un instant seulement que je voie si ma toque est bien à sa place. (Elle va au puits et tout en faisant semblant de se mirer elle fait tomber sa toque dans le puits.) Ah !

ZUG, allant à elle.

Quoi ?

SUZEL.

Ma toque est tombée dans le puits. Courez me la chercher.

ZUG*, allant au puits.

Au fond du puits !

SUZEL, le poussant contre le bord du puits.

Oui, au fond du puits ! (A part.) Sauvons-nous !

ZUG, se retournant vivement et lui prenant le bras.

Ah ! c'était une ruse pour filer sans moi.

SUZEL.

Eh bien ! oui... parce qu'un mari... ça dépare une femme...
Et je ne tiens pas...

ZUG.

Eh bien ! moi, je tiens à savoir si réellement je vous dépare...
Et vous ne sortirez pas sans moi.

SUZEL, avec dépit.

C'est bien, monsieur, c'est bien, je reste. (A part.) Pauvre
Johann !... Oh ! je me vengerai ! (Elle remonte au fond.)

ZUG**, à part, passant à gauche.

Complètement modifiée !... Saprelotte ! Est-ce que d'après la
théorie de Balthasar, elle aurait...

SUZEL, regardant à droite.

Ah ! voici les militaires ! les beaux militaires !

ZUG.

Je vous défends de les regarder !

SUZEL.

Si ! je les regarderai ! (Les soldats entrent par la droite.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LES SOLDATS, puis LES SERVANTES,
puis M. et MADAME HANS BOCH.

PREMIER SOLDAT***.

Nous avons vidé toutes les bouteilles !

* Suzel, Zug au puits.

** Zug, Suzel.

*** Zug, Suzel, Soldats.

LE PREMIER BAISER

DEUXIÈME SOLDAT, apercevant Suzel.

Ah ! voyez-donc... la jolie femme !

TROISIÈME SOLDAT, allant à elle.

Ah ! madame, que vous êtes jolie !

ZUG, bas à Suzel.

Ne répondez pas !

SUZEL.

Si, je répondrai. (Aux soldats.) Messieurs, vous êtes bien aimables.

QUATRIÈME SOLDAT.

Madame ! recevez nos hommages !...

ZUG, bas à Suzel.

Ne répondez pas !

SUZEL.

Si, je répondrai. (A part.) Ah ! il est jaloux... Attends... (Haut aux soldats.) Avec plaisir, messieurs. Et en échange, je veux vous chanter une vieille chanson de notre pays.

ZUG, bas à Suzel.

Ne chantez pas !

SUZEL, bas.

Si, je chanterai !... Si, je chanterai !... (Haut.) Le joli chasseur !

CHANSONS ET MORCEAU D'ENSEMBLE

I

SUZEL.

Il était un petit chasseur
Si joli, que toutes les femmes
Le poursuivaient avec ardeur
Pour lui peindre leurs tendres flammes.
« Que te faut-il ?... Veux-tu mon cœur ?
Il est à toi, je te l'accorde... »
Bref, à son arc, le beau chasseur,
Il possédait plus d'une corde.
Et pour lui quel succès flatteur,

Lorsque sa flèche sans seconde
 Sur la tête d'un amateur
 Perçait une pomme bien ronde.
 Il visait très longtemps ;
 Et ses yeux de vingt ans
 Voyaient si clair, qu'en somme,
 Le joli jeune homme
 Était sûr d'attraper la pomme !

II

Un jour, la femme d'un marquis
 Lui dit : « Venez à la nuit close.
 Je tiens beaucoup, chasseur exquis,
 A vous parler de quelque chose... »
 Le soir, il court au rendez-vous
 Plein d'espoir, de trouble et d'ivresse.
 Il veut tomber à ses genoux...
 Mais elle : « Voyons votre adresse ! »
 Alors, sur son front de satin,
 Nattant sa chevelure blonde,
 La marquise, d'un air mutin,
 Y pose une pomme bien ronde.
 Il visa très longtemps ;
 Mais son cœur de vingt ans
 Battait si fort, qu'en somme,
 Le pauvre jeune homme,
 Il ne put attraper la pomme..

LES SOLDATS.

Bravo ! ces couplets sont charmants.

SUZEL.

Grand merci de vos compliments.

ZUG, furieux.

Ah ! madame, ma femme,
 Cessez... ou sur mon âme...

LES SOLDATS, à Suzel.

C'est donc votre mari ?

SUZEL.

C'est mon mari, messieurs,

LES SOLDATS, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LE PREMIER BAISER

ZUG.

Je suis furieux !

LES SOLDATS.

Ah ! ah ! Quelle figure !
 La drôle de tournure !
 La pauvre petite, vraiment,
 N'a pas de chance.

(A Suzel.)

Recevez notre compliment
 De condoléance.

ZUG, tres digne.

Messieurs, c'en est trop, sur ma foi !
 J'ai le sang chaud, l'âme jalouse,
 Je suis gouverneur de Schaffouse,
 Et je ne permets pas qu'on se moque de moi !

LES SOLDATS, riaent.

Ah ! ah ! quelle figure ! etc.

ZUG, exaspéré.

Madame, suivez-moi !

SUZEL.

Jamais ! Jamais !

ZUG.

Vous viendrez, je vous le promets !

SUZEL.

Allez-vous en... Pour moi, je reste !

ZUG.

Ah ! la petite peste !

LES SOLDATS.

Bravo ! Bravo !

SUZEL, à Zug.

Pour me venger
 Je tiens à vous faire enrager.
 Ces jolis soldats m'ont charmée.
 Tant pis pour vous. J'aime l'armée !

CHANSON

I

Si j'étais homme, je voudrais
 Etre militaire.
 Si j'étais homme, j'aimerais
 A faire la guerre.
 La guerre et l'amour, l'amour et la guerre !
 L'un aujourd'hui, l'autre demain.
 Jamais un seul jour sans rien faire.
 Vive l'amour ! Vive la guerre !

TOUS.

Des gais soldats c'est le refrain,
 Vive l'amour, vive la guerre !

II

SUZEL.

Si j'étais homme, tour à tour,
 Fidèle et volage,
 Je faufilerais mon amour
 Dans plus d'un ménage.
 La guerre et l'amour, l'amour et la guerre, etc.

M. et MADAME HANS BOCH *, sortant du chalet.
 Quel bruit ! quel tapage ! Qu'est-ce qu'il y a ?

ZUG.

Regardez !

HANS BOCH.

Ma fille avec la soldatesque !

MADAME HANS-BOCH, à Suzel.

Petite malheureuse !

* Zug, M. Hans, madame Hans, Suzel causant avec les soldats.

REPRISE DU CHOEUR *

La guerre et l'amour, l'amour et la guerre, etc.

(M. et madame Hans Boch saisissent par la main Suzel qui, tout en se débattant, reprend le refrain avec les soldats, puis ils la font rentrer dans le chalet. Les soldats sortent ainsi que les servantes.)

SCÈNE VIII

ZUG, M. et MADAME HANS BOCH.

ZUG, à part.

Plus de doute! D'après la théorie de Balthasar, elle a dû...

HANS BOCH **, allant à lui.

Mon cher comte, dans deux jours expire le délai que vous a accordé le Conseil fédéral pour prendre femme.

ZUG.

Eh bien ?

MADAME HANS BOCH.

Nous désirons savoir si notre fille a enfin le don de vous...

ZUG.

Ah! saprelotte! vous tombez bien! Votre fille? Mais je n'en veux plus de votre fille!

M. et MADAME HANS BOCH.

Hein !

ZUG.

Vous me l'avez prêtée, je vous la rends. Ah! j'ai joyiment bien fait de la prendre à l'essai!

* Zug, M. Hans, Suzel, madame Hans.

** M. Hans, Zug, madame Hans.

HANS BOCH.

Qu'avez-vous donc à lui reprocher ?

ZUG.

Ce que j'ai l...

COUPLETS

I

Ah ! tenez ! laissez-moi parler,
 J'en ferais une maladie.
 Rien jamais ne put égaler
 Une pareille perfidie.
 J'étais là tout énamouré.
 Adieu, mon beau rêve !
 Car le voile s'est déchiré...
 Je me mets en grève !
 Je renonce à mon projet ;
 Et sans me mettre en colère,
 Puisqu'il a cessé de plaire,
 Je rends l'objet !

II

Elle a, malgré ses petits airs,
 Le plus mauvais des caractères ;
 Elle est menteuse, elle a des nerfs,
 Elle aime trop les militaires.
 Je suis fixé sur sa vertu.
 Si je me marie,
 Ce n'est pas pour être... battu
 Par l'infanterie !
 C'en est assez sur ce sujet
 Et, sans me mettre en colère,
 Puisqu'il a cessé de plaire,
 Je rends l'objet !

M. et MADAME HANS BOCH.

Vous nous dites ça, à nous ?

ZUG.

Et savez-vous pourquoi votre fille ?...

HANS BOCH.

Non !

ZUG.

Parce que la femme est un petit être mobile et variable. Donnez-lui un premier baiser, il se révolte, et son caractère se modifie.

MADAME HANS BOCH.

Vous soupçonnez notre fille ?...

ZUG.

Parfaitement !

HANS BOCH.

Mais c'est une odieuse calomnie ! Nous faisons bonne garde.

MADAME HANS BOCH.

Nous la mettons tous les soirs sous les verrous.

ZUG.

Et la fenêtre ? On peut pénétrer par la fenêtre... Je le sais bien, moi !

MADAME HANS BOCH :

Allons donc, c'est impossible !

HANS BOCH.

Il faut nonobstant l'interroger.

ZUG.

Oui, oui, tout de suite ! (Suzel sort du chalet et se dirige vers la droite.)

HANS BOCH, l'apercevant.

La voilà ! (L'appelant.) Suzel !

SUZEL, à part.

Pincée ! (M. et madame Hans Boch la prennent par la main et lui font descendre la scène.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, SUZEL, puis JOHANN.

HANS BOCH *.

Petite malheureuse !...

JOHANN, entrant par la droite, à part.

Ah ça ! elle me fait poser ! (Apercevant les personnages en scène.)
 Ah ! (Il se cache derrière le puits.)

HANS BOCH, à Suzel.

La vérité, toute la vérité, rien que la vérité !

SUZEL.

Sur quoi, papa ?

ZUG **, allant à Suzel.

Non, laissez-moi l'interroger.

QUINTETTE

Un renseignement, je vous prie.

SUZEL.

Un renseignement ?

M. et MADAME HANS BOCH.

Important !

ZUG.

Qui doit décider de ma vie.

JOHANN, caché, à part.

Quel est donc ce renseignement ?

ZUG, à Suzel.

Hier, dans la nuit sombre,
 En profitant de l'ombre,

Un gâtant près de vous ne s'est-il pas rendu ?

* Zug, M. Hans, Suzel, madame Hans.

** M. Hans, Zug, Suzel, madame Hans, Johann, au puits.

LE PREMIER BAISER

SUZEL.

Vous avez su ?

ZUG.

Vous l'avouez ?

JOHANN, à part.

Il m'a donc vu ?

ZUG, à Suzel.

Ledit galant ne dut pas vous surprendre.
Vous l'attendiez, je croi ?

SUZEL.

Je l'attendais.

ZUG, à Hans Boch.

Vous voyez.

JOHANN, à part.

C'était moi !

ZUG, à Suzel.

Il sut se faire entendre,
Sans vous causer d'effroi.

SUZEL.

Aucun effroi.

ZUG, à Hans Boch.

Vous voyez.

JOHANN, à part.

C'était moi !

ZUG, à Suzel.

Et tendrement il se permit de prendre...

SUZEL.

Un doux baiser.

ZUG, à Hans Boch.

Vous voyez !

JOHANN, à part.

C'était moi !

ZUG et les HANS BOCH.

C'est trop fort, sur ma foi !

COUPLETS

I

SUZEL, *Zug.*

C'est votre faute et non la mienne,
 Vous me laissez seule le soir,
 Et malgré moi j'attends qu'il vienne,
 Celui qu'en rêvant j'aime à voir.
 Il est venu, la nuit dernière,
 Et je n'ai pu lui refuser
 De me fredonner, pour me plaire,
 La chanson du premier baiser.
 Et si je l'aime,
 Ne vous en prenez qu'à vous-même.

ENSEMBLE

SUZEL.

Oui, si je l'aime,
 Ne vous en prenez qu'à vous-
 [même.

JOHANN, *à part.*

Ah! comme elle m'aime!
 Mon bonheur est extrême!

ZUG, *à part.*

O surprise extrême!
 Est-ce donc moi qu'elle aime?

M. et MADAME HANS BOCH, *à part.*

O douleur extrême!
 Quel est celui qu'elle aime!

II

SUZEL.

C'est votre faute et non la mienne,
 Si sa chanson m'a fait plaisir.
 Et, grâce à vous quoi qu'il advienne,
 J'espère toujours le chérir.
 Puis, quand le jour dans ma chambrette
 Fit entrer son premier rayon,
 Pendant que chantait l'alouette,
 Mon ami franchit le balcon.
 Et si je l'aime,
 Ne vous en prenez qu'à vous-même.

(Même ensemble pour le refrain.)

LE PREMIER BAISER

ZUG, à part.

Le balcon, le baiser, l'alouette, les réticences de Betty...
Plus de doute!

MADAME HANS BOCH, allant à Hans Boch.

Quelle honte!

HANS BOCH.

Quel scandale!

SUZEL, apercevant Johann.

Ah! (Johann lui fait signe de se taire.)

HANS BOCH.

Mais quel est le suborneur?

ZUG, en riant.

Ne cherchez pas!.. Ah! ah! ah! C'est vraiment drôle!

M. et MADAME HANS BOCH.

Ça vous fait rire?

ZUG, riant toujours **.

C'est d'un comique achevé! Si vous saviez... Ah! ah! ah!
Le suborneur qui a pénétré chez elle...

HANS BOCH.

Vous le connaissez?

ZUG.

Parbleu!

SUZEL et JOHANN, à part.

Grand Dieu!

M. et MADAME HANS BOCH, à Zug.

C'est?

ZUG.

C'est moi!

SUZEL et JOHANN, à part.

Hein!

M. et MADAME HANS BOCH, à Zug.

Vous?

* Zug, madame Hans Boch, Hans Boch, Suzel, Johann.

** Madame Hans Boch, Zug, Hans Boch, Suzel, Johann.

ZUG.

Parfaitement!

SUZEL.

Mais...

JOHANN, bas à Suzel.

Dites oui!

HANS BOCH, à Suzel.

Bien vrai, c'est lui ?

SUZEL.

Parfaitement.

ZUG.

Vous l'entendez! Elle en convient!

M. et MADAME HANS BOCH.

Mais alors... (Ils prennent Zug chacun par une main et le conduisent sur le devant de la scène à gauche.)

HANS BOCH, lui montrant le traité.

L'article cinq. En cas de séduction, le mariage...

ZUG, à part.

Saprelotte!

MADAME HANS BOCH.

Ou la mort!

ZUG, vivement.

Je tiens à la vie, j'épouserai. (Prenant le papier et le mettant à sa ceinture, à part.) C'est gênant, mais obligatoire.

SUZEL, bas à Johann.

Je vous en supplie, enlevez-moi!

JOHANN, bondissant.

Hein?

HANS BOCH, allant à Suzel.

Suzel, viens faire nos préparatifs de départ.

M. et MADAME HANS BOCH et SUZEL, sortent par le fond à droite.

ZUG *, apercevant Johann et allant à lui.

Tiens, vous étiez là?

* Zug, Johann.

LE PREMIER BAISER

JOHANN, vivement.

J'arrive à l'instant.

SCÈNE X

LES MÊMES, FRIPPEL, HÉLÉNA, BETLY.

FRIPPEL *, faisant sortir du chalet Hélène suivie de Betty.

Ah ! vous ne pouvez pas payer votre dépense...

HÉLÉNA.

Mais puisqu'on m'a volé ma bourse !

ZUG, à part, hochant.

Ma femme ! ! (Il se précipite dans les écuries à droite.)

FRIPPEL, entraînant Hélène vers la gauche.

Vous vous expliquerez devant le juge.

BETLY, allant à Johann.

Vous laisserez madame...

JOHANN.

Non certes ! Maître Frippel, que vous doit madame ?

FRIPPEL **, allant à lui, à part.

C'est juste ! Son amoureux. (Il cause avec Johann.)

HÉLÉNA.

Je ne souffrirai pas...

BETLY, allant à elle, à mi-voix.

Vous le rembourserez plus tard... Si M. Zug vous voyait...

HÉLÉNA.

Grand Dieu ! (Elles entrent toutes deux dans le bâtiment de gauche.)

FRIPPEL, prenant l'argent de Johann.

C'est bien ça... Merci, monsieur.

ZUG ***, passant la tête à la porte des écuries, à part.

Elle est partie ! (Allant à Frippel qui s'éloignait et lui désignant Johann)

* Frippel, Hélène, Betty, Johann.

** Hélène, Betty, Frippel, Johann.

*** Johann, Frippel, Zug.

qui est rêveur à gauche, à mi-voix.) Dites-moi, il connaît cette dame ?

FRIPPEL.

Parbleu ! c'est son amoureux ! (Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE XI

ZUG JOHANN *

ZUG, à part.

Ma femme est si peu morte qu'elle est en train de me tromper. Donc, si j'épouse Suzel, bigame et pendu... Et si je ne l'épouse pas... l'article cinq, et pende... Comment sortir de là ?

JOHANN, à part.

Si j'enlève Suzel, j'aurai son mari à mes trousses... Ça demande réflexion.

ZUG, à part, apercevant Johann.

Johann ! Quelle idée ! Il aime Hélène... Oui, pour sauver ma vie, sacrifions ma tête... C'est gênant, mais obligatoire. (Allant à Johann.) Soyez sincère ! L'aimez-vous bien ?

JOHANN, à part.

Comment ! il sait... (Haut et vivement.) Non, non, pas tant que ça !

ZUG.

Pas de fausse modestie ! L'hôtelier s'en est aperçu.

JOHANN, à part.

L'animal ! Il m'aura vu ici avec Suzel.

ZUG.

Ça vous contrarie que je le sache ?

JOHANN.

C'est bien naturel, vous êtes son mari.

ZUG, à part.

Saprelotte ! il sait que je suis le mari d'Hélène.

* Johann, Zug.

JOHANN.

Mais je suis un galant homme...

ZUG.

Je prends acte de cet aveu.

JOHANN.

Et si vous voulez une réparation...

ZUG.

Non, mais un service.

JOHANN.

Hein !

ZUG.

Vous devez comprendre combien ma situation est délicate.

JOHANN.

La mienne aussi.

ZUG.

Pas tant que la mienne. Et je ne peux en sortir qu'avec votre généreux concours. Mon ami, soyez sincère. Aimez-vous bien ma femme ?

JOHANN.

Si j'en conviens, ça va vous fâcher.

ZUG.

Au contraire, ça me fera plaisir.

JOHANN.

Bien vrai ?

ZUG.

Parole d'honneur. Allez donc !

JOHANN, à part.

Il veut me faire parler... Soyons prudent. (Haut.) Je trouve votre femme charmante ; je le lui ai dit... Mais ça n'a pas été plus loin.

ZUG.

Décidément, vous êtes un galant homme... Enlevez ma femme.

Hein !

JOHANN.

ZUG.

C'est d'une nécessité absolue. Sans ça, croyez bien...

JOHANN.

Mais...

ZUG.

Vous hésitez ?

JOHANN.

Bien vrai, ça ne vous fâchera pas ?

ZUG.

Puisque je vous dis que ça me fera plaisir.

JOHANN, à part.

Quel drôle de mari !

ZUG.

Eh bien ?

JOHANN.

C'est dit, je l'enlève.

ZUG.

Tout de suite ?

JOHANN.

Tout de suite.

ZUG, lui serrant la main.

Ah ! merci !

JOHANN.

Mais vous allez bien me gêner.

ZUG.

Je fermerai les yeux.

JOHANN.

Ce n'est pas assez.

ZUG.

Que voulez-vous donc de plus ?

JOHANN.

Que vous n'assistiez pas... Croyez-moi, ce serait plus convenable.

ZUG.

Vous avez raison. Je vais me cacher derrière ce puits.

JOHANN.

Et vous ne vous montrerez pas ?

ZUG.

Je vous le promets. Et vous l'enlèverez bien vite ?

JOHANN.

Je vous le promets !

LES DEUX, se serrant la main.

Ah ! merci ! merci !

JOHANN.

Je l'entends ! Cachez-vous ! (Il le pousse vers le puits.)

ZUG.

Oui, c'est plus convenable. (Il se cache derrière le puits.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, SUZEL, HÉLÉNA, puis M. et MADAME HANS BOCH,
BETLY, FRIPPEL.

SUZEL*, sortant du chalet, à part.

Papa et maman se chamaillent, et j'ai pu... (Elle va à Johann.)

HÉLÉNA**, ouvrant la porte de gauche, à part.

Je ne vois pas mon mari... Si je pouvais... (Elle remonte à gauche.)

SUZEL, à Johann.

Eh bien ?

JOHANN.

C'est entendu ! M. Zug désire aussi que j'enlève sa femme.

SUZEL.

Ah ! bah ! (Hélène s'arrête et écoute.)

JOHANN.

Pas une minute à perdre.

* Suzel, Johann, Zug au puits.

** Hélène, Suzel, Johann, Zug.

SUZEL.

Je crois bien ! Emmenez-moi tout de suite. (Ils se dirigent vers la droite.)

ZUG, quittant le puits.

Mais ce n'est pas ça du tout ! Vous n'y êtes pas !

JOHANN et HÉLÉNA, à part.

Hein !

SUZEL*, allant à Zug.

Vous ne voulez plus ?...

ZUG, la faisant passer à droite.

Pas vous !... l'autre !

SUZEL.

Quelle autre ?

ZUG, montrant Héléna, qui est descendue.

Elle ! ma première !

HÉLÉNA, à part, allant à loi.

Maladroit !

SUZEL, à Zug.

Vous avez deux femmes !... (M. et madame Hans Böch sont sortis du chalet, suivis de Frippel, et Betty est entrée par la gauche.)**

TOUS.

Qu'entends-je ?

ZUG, à part.

Sapristi !... Je me suis trahi !

FINAL

ENSEMBLE

TOUS, moins Zug.

O surprise, ô terreur,
Qui fait battre mon cœur !
Il a plus d'une femme.
Ah ! pour lui, quel malheur !
O destin plein d'horreur !
Bigame ou séducteur !
Séducteur ou bigame !
Il n'a pas de bonheur !

ZUG.

O surprise, ô terreur
Qui fait battre mon cœur !
Je retrouve ma femme !
En ce jour plein d'horreur,
Mon destin me fait peur.
Bigame ou séducteur,
La corde me réclame.
Ah ! pour moi quel malheur !

* Héléna, Johann, Suzel, Zug.

** Frippel, Betty, Johann, Héléna, Zug, Suzel, M. Hans, madame Hans.

LE PREMIER BAISER

HÉLÉNA, à part.

Ah! je le sauverai.

(Haut.)

Je ne suis pas sa femme!

TOUS.

Que dit-elle?

HÉLÉNA.

Probablement,
 Je lu ressemble étonnamment.
 L'erreur me paraît assez claire.
 C'est en vain que du haut en bas,
 Je vous toise et vous considère,
 Monsieur, je ne vous connais pas?

TOUS.

Du haut en bas,
 Ne se connaissent-ils donc pas?

ZUG, à part.

Je comprends, elle se dévoue.

(Haut.)

La ressemblance un seul moment
 A pu me tromper, je l'avoue.
 Mais je le dis hautement:
 Mon erreur était singulière,
 C'est en vain que du haut en bas,
 Madame, je vous considère.
 Non, non, je ne vous connais pas!

TOUS.

Du haut en bas,
 Ne se connaissent-ils donc pas?

SUZEL *, allant à Hélène avec ironie.

Vraiment, c'est bien invraisemblable.

HÉLÉNA, vexée.

Vous doutez de ce que j'ai dit?

* Frippel, Betty, Johann, Hélène, Suzel, Zug, M. Hans Boch, madame Hans Boch.

SUZEL.

Oui, ça m'a tout l'air d'une fable.

ZUG et HÉLÉNA, à part

Grand Dieu !

HÉLÉNA, à part.

Comment faire ? Ah !

(Montrant Johann.)

Mon mari, le voici !

SUZEL.

Lui !

JOHANN, à Héléna *.

Ah ? permettez !

HÉLÉNA.

Répondez : oui.

Ou bien je dis tout au mari.

TOUS, à Johann **.

Voyons répondez : est-ce oui ?

SUZEL.

Oui ?

ZUG.

Oui ?

LES HANS BOCH.

Oui ?

JOHANN, furieux.

Oui, oui, oui, oui,
Oui, oui, oui, oui !

ZUG, à part.

Elle est bigame aussi !

SUZEL, à elle même ***.

Hélas ! c'est la fin d'un beau rêve !

* Frippel, Betty, Héléna, Johann, Suzel, Zug, M. Hans, madame Hans.

** Frippel, Betty, Héléna, Zug, Johann, Suzel, M. Hans, madame Hans.

*** Frippel, Betty, Héléna, Zug, Suzel, Johann, M. Hans, madame Hans.

LE PREMIER BAISER

(A Zug.)

Mon mari, vite, enlevez-moi !

ZUG.

Tout lui va, pourvu qu'on l'enlève.

JOHANN, à Suzel.

Je vous jure...

SUZEL.

Adieu !

ZUG, ravi.

Plus d'effroi !

(A Suzel.)

Je vous emmène
Dans mon château dont vous serez la reine.

LES HANS BOCH.

Enfin tout s'arrange aujourd'hui.

JOHANN, à Suzel.

Vous consentez ?

SUZEL, farieuse.

Oui, cent fois oui !

JOHANN.

Oui ?

ZUG.

Oui ?

LES HANS BOCH.

Oui ?

SUZEL, nerveuse.

Oui, oui, oui, oui !

Oui, oui, oui, oui !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LES SOLDATS et LES SERVANTES, entrant des deux côtés.

FRIPPÉL, qui était sorti par la droite à la fin de la scène précédente,
allant à Zog.

Monseigneur! Les mules sont prêtes.

HANS BOCH.

Allons! vite! Enfourchons nos bêtes.

(A Zog.)

Allons, mon gendre!...

ZUG.

Me voici!

(Allant à Betty et lui donnant un des parchemins qu'il a à sa ceinture.)

Reprends ce parchemin; je n'en ai plus souci.

JOHANN, à Suzel*.

C'est donc fini?

SUZEL.

Vous avez une femme;
Je ne vous connais plus!

JOHANN.

Ah! par pitié, madame!

ENSEMBLE

Loin de tous, loin de lui!
Je vais fuir aujourd'hui.
Pour punir un ingrat, je suivrai mon mari!

* Betty, Suzel, Johann, Hélène, madame Hans.

LE PREMIER BAISER

JOHANN.

L'horizon, sapristi !
 Pour moi se rembrunit ;
 Sur les bras une femme, et Suzel qui me fuit !

TOUS, moins Johann et Suzel.

L'horizon, Dieu merci !
 S'est bien vite éclairci.
 A chacun une femme, à chacune un mari.

(Pendant cet ensemble, Frippel, Zug, M. et madame Hans Boch sont sortis par la droite. Avant que l'ensemble soit fini, Frippel revient tenant par la bride une mule sur laquelle est Zug. Un soldat conduit une seconde mule sur laquelle est Hans Boch avec madame Hans Boch en croupe. Frippel fait monter Suzel derrière Zug.)*

SUZEL, sur la mule.

Si j'étais homme, je voudrais
 Être militaire.
 Si j'étais homme, j'aimerais
 A faire la guerre.
 La guerre et l'amour, l'amour et la guerre !
 L'un aujourd'hui, l'autre demain.
 Jamais un seul jour sans rien faire.
 Vive l'amour, vive la guerre !

REPRISE EN CHOEUR

(Pendant la reprise du chœur, les deux mules escortées par les soldats font le tour de la scène. Johann veut s'élaancer vers Suzel. Hélène le retient.)

* Betty, Frippel, Zug, Suzel, M. Hans, Johann, Hélène.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

(La plateforme d'un château au xiv^e siècle. Au fond, une balustrade peu élevée laissant voir un panorama de la Suisse. A gauche, une aile du château, avec porte et, en pan coupé, une grande porte flanquée de deux tourelles. A droite une aile du château avec porte. Entre les ailes du château et la balustrade un passage à droite et à gauche.)

SCÈNE PREMIÈRE

BOURGEOIS, BOURGEOISES, PAYSANS, PAYSANNES, SOLDATS,
puis CHRISTINE et CINQ COUSINES, puis LE DÉLÉGUÉ.

INTRODUCTION

CHOEUR.

Du gouverneur en sachant l'arrivée,
Chacun de nous s'est montré matinal.
Toute la ville aussitôt s'est levée
Pour escorter le conseil cantonal.

CHRISTINE et LES COUSINES, sortant des ailes de droite et de
gauche.

Ne faites pas tant de tapage.
Ne criez pas si fort !
Le gouverneur revient d'un long voyage
A demi-mort.

TOUS.

A demi-mort !

LE PREMIER BAISER

LES COUSINES.

La fatigue en est la cause,
Il est en train de sommeiller.

Il se repose.
Il ne faut pas le réveiller.

TOUS.

Il se repose.
Il ne faut pas le réveiller.

COUPLETS

I

CHRISTINE.

Se trouvant assez pressé,
Et manquant de véhicule,
Le pauvre homme fut forcé
De monter sur une mule.

DEUXIÈME COUSINE.

La bête avait le trot dur.
Et cette course endiablée
A mis des tons bleu d'azur
Sur sa peau blanche et rosée !

LES SIX COUSINES.

Il est rompu,
Rendu,
Moulu,
Archi rompu,
Archi moulu.
C'est un gouverneur bien fourbu !

II

TROISIÈME COUSINE.

Ce n'est pas tout : le malheur
Et la fortune jalouse
Font que notre gouverneur
Ramena sa jeune épouse.

QUATRIÈME COUSINE.

Et le voilà dans son coin,
Gémissant sur sa souffrance,

Quand il aurait tant besoin
De toute son élégance.

LES SIX COUSINES.

Il est rompu, etc.

(On entend des trompettes au dehors.)

LES COUSINES.

Eh! mais, qui vient encore?

LE DÉLÉGUÉ, entrant par la grande porte de gauche précédé de deux
hérauts.

Avec un entrain général,
Que l'on s'incline et qu'on honore
Le délégué du conseil fédéral!

TOUS.

Le délégué du conseil fédéral!

LE DÉLÉGUÉ.

Je viens pour affaire pressante,
Urgente, grave, intéressante...
Qu'on me cherche le gouverneur.

LES COUSINES.

Hélas! monseigneur!....

TOUS.

Il est rompu, etc.

LE DÉLÉGUÉ.

Qui l'aurait cru?

LES COUSINES.

Il est en train de sommeiller.
Il ne faut pas le réveiller.

LE DÉLÉGUÉ.

Ah! j'en suis bien contrarié!

(Un soldat venant de droite parle bas aux cousines.)

LES COUSINES.

Il est réveillé!

TOUS.

Il est réveillé!

REPRISE DU CHŒUR

Du gouverneur en sachant l'arrivée, etc.

LE DÉLÉGUÉ * aux cousines.

Gentilles, elles sont très gentilles ? Qui êtes-vous, petites ?

TROIS COUSINES.

Les cousines de M. Zug.

* LE DÉLÉGUÉ.

Très bien ! Et vous ?

CHRISTINE et DEUX COUSINES.

Les cousines de madame Suzel.

LE DÉLÉGUÉ.

Très gentilles !... Si j'avais seulement cinquante-cinq ans...

LE SOLDAT, sortant de droite.

Monsieur le gouverneur !

REPRISE DU CHŒUR

Du gouverneur en sachant l'arrivée, etc.

SCÈNE II

LES MÊMES, ZUG, puis M. et MADAME HANS BOCH, et SUZEL.

ZUG, sortant de droite, allant au délégué.

Le délégué du conseil fédéral ! (Lui serrant la main.) Enchanté ! Vous allez bien ? Moi, pas ! Je suis moulu. C'est la mule. Elle était d'un dur !... Qui me procure l'honneur ?...

LE DÉLÉGUÉ.

Où en êtes-vous ?

ZUG.

S'il vous plaît ?

* Trois cousines, le délégué, trois cousines.

LE DÉLÉGUÉ.

Le conseil fédéral qui siège à Berne m'a chargé de m'en informer. C'est aujourd'hui à midi qu'expire le délai qu'il vous a octroyé pour vous marier.

ZUG.

Je le sais. Cousines, allez me chercher Suzel. (Christine entre à gauche.)

LE DÉLÉGUÉ, continuant.

Si au dernier coup de midi vous ne l'êtes pas. (Lui montrant un papier.) Voici la nomination de votre successeur... V'lan ! je la contresigne.

ZUG, vivement.

Ne la contresignez pas !

LE DÉLÉGUÉ.

Vous êtes marié ?

HANS BOCH, sortant de la gauche, avec madame Hans Boch, Suzel et Christine *.

Voici sa femme ! (Il montre Suzel.)

MADAME HANS BOCH.

Approche, Suzel, approche. Fais-toi voir au délégué.

SUZEL, boudant.

Je ne suis pas une bête curieuse...

LE DÉLÉGUÉ, l'examinant.

Gentille, très gentille... si j'avais seulement cinquante-cinq ans...

ZUG.

Je vous crois.

LE DÉLÉGUÉ.

Vos papiers.

ZUG.

Quels papiers ?

LE DÉLÉGUÉ.

Les papiers qui constatent que vous êtes mariés.

* M. Hans, madame Hans, Suzel, le délégué, Zug.

M. et MADAME HANS BOCH, à part.

Grand ciel!

ZUG.

Je vais vous dire... Nous sommes allés nous marier dans la montagne, chez mon cousin, un vieux moine. Malheureusement il n'y a pas de notaire dans la montagne. Mais aujourd'hui, à midi juste, en votre présence, nous signerons tout ce qui est nécessaire...

HANS BOCH.

Pour consolider leur hymen.

LE DÉLÉGUÉ.

Parfait! Je meurs de faim. (Regardant sa montre.) J'ai le temps d'aller déjeuner à l'auberge du Chamois découronné.

ZUG.

A l'auberge!... Quand il y a dans mon château tant de chambres qui ne servent à rien! Cousines, commandez un déjeuner et préparez la plus belle des chambres qui ne servent à rien.

LE DÉLÉGUÉ.

J'accepte. Je cours chercher mon costume de cérémonie, et je reviens.

MADAME HANS BOCH.

Toi, Suzel, va à ta toilette.

ZUG.

Un instant! Je désire avoir avec ma fut... (Se reprenant.) Avec ma femme un entretien préliminaire... (Aux chœurs.) A bientôt, mes amis, à bientôt.

LE CHŒUR.

Du gouverneur, en sachant l'arrivée, etc.

(M. et madame Hans Boch sortent par le passage à gauche. Les cousines entrent à droite. Le délégué et les chœurs sortent par la grande porte de gauche.)

SCÈNE III

ZUG, SUZEL, puis LE SOLDAT.

SUZEL, se promenant de long en large, à part.

Oh ! les hommes ! les hommes ! Johann, que j'aimais, a une femme, et M. Zug, que je déteste, est mon mari ! Ah ! je suis agacée ! je suis agacée !

ZUG *, qui reconduit le délégué, à part.

Héléna, ma première, s'est remariée... Et je ne la crois pas assez bête pour venir ici se faire pincer comme bigame. Toute réflexion faite, je puis donc aller de l'avant. (Haut.) Écoutez-moi, Suzel. Aussitôt après la consolidation de notre mariage, notre existence conjugale va entrer dans une phase nouvelle.

SUZEL

Ah ! vraiment ! Pourquoi donc ?

ZUG.

Vous le comprendrez mieux demain. Pour l'instant, je crois utile et convenable de vous préparer à un doux rapprochement.

SUZEL.

Est-il bien nécessaire ?

ZUG.

Indispensable... Conséquemment, bien que mon château renferme nombre de chambres qui ne servent à rien, je vous préviens qu'une seule nous suffira désormais.

SUZEL.

Ah ! bien, il ne manquerait plus que ça !

ZUG.

Vous ne voulez pas ?

* Zug, Suzel.

SUZEL.

Certes non, je ne veux pas !... Comment, ce ne serait pas assez de vous avoir après moi toute la journée !...

ZUG.

Mais saprelotte ! l'usage...

SUZEL.

Pardon... vous m'avez dit que l'usage était d'avoir deux chambres...

ZUG.

Oui, en voyage. Mais chez nous...

SUZEL.

Chez nous comme en voyage, vous d'un côté, moi de l'autre, et mes parents entre nous, en guise de verrous. C'est une habitude que j'ai prise...

ZUG.

Il faut la perdre.

SUZEL.

Non, je ne la perdrai pas !

ZUG.

Si, vous la perdrez !

COUPLETS

I

SUZEL.

Ah ! monsieur, prenez garde
 Il est fol à lier
 Celui qui se hasarde
 À me contrarier.
 Qu'on me laisse tout faire,
 Sans rime ni raison,
 Alors mon caractère
 Est celui d'un mouton.
 Mais à ma fantaisie,
 Si l'on met un bâillon,
 Si l'on me contrarie,
 Et si l'on me dit : non !

Ça me crispe, ça m'irrite,
Ça me fait tant d'effet,
Que je monte tout de suite
Comme une soupe au lait!

(Reprise du refrain avec Zug.) *

II

Quand celui qui commande
Est un joli garçon,
La différence est grande;
C'est une autre chanson.
Mais oser se permettre
De faire le malin,
Et de parler en maître,
Quand on est si vilain,
Quand on a, chose indue,
Ainsi que vous, mon cher,
La bouche trop fendue
Et le nez trop en l'air!
Ça me crispe, ça m'irrite,
Ça me fait tant d'effet,
Que je monte tout de suite
Comme une soupe au lait!

(Reprise du refrain avec Zug.)

ZUG, à part.

Et colère!... Elle est complète!!! Et il faut que je l'épouse!!!

SUZEL, marchant avec agitation.

Une chambre!... Une seule chambre pour lui et moi!... Mais c'est inepte! mais c'est idiot! Ah! tenez monsieur, si vous persistez dans vos prétentions ridicules... **

ZUG.

Oui, certes!

SUZEL.

C'est bien!... Adieu!

* Suzel, Zug.

** Zug, Suzel.

ZUG, à part.

Saprelotte, si elle file... Couic, pendu! (Haut.) Holà, gardes, à moi! (Un soldat paraît à la grande porte de gauche.) Défense absolue de laisser sortir qui que ce soit du château, sans un ordre exprès de moi.

SUZEL.

Je suis votre prisonnière!

ZUG *.

Parfaitement! Et pour être bien sûr que vous ne m'échapperez pas, je vais donner la même consigne à toutes les poternes. A-t-on jamais vu!... Ah! bien, si je m'attendais... (Il sort par le fond à droite.)

SCÈNE IV

SUZEL, JOHANN, LE SOLDAT.

SUZEL.

Le lâche! Et ne pouvoir se venger! Ah! je suis agacé! je suis agacé!

JOHANN, derrière la grande porte de gauche.

Pont-levis, s'il vous plaît! (La porte s'ouvre.)

SUZEL, vivement.

Johann! qu'il n'entre pas!

LE SOLDAT, à la porte.

Pardon, excuse... qu'il est défendu de sortir, mais pas d'entrer. (A la cantonnade.) Entrez!

SUZEL, à part.

Que me veut-il encore? (Johann entre, le soldat sort.)

* Suzel, Zug.

SCÈNE V

SUZEL, JOHANN.

JOHANN *, courant à Suzel.

Ma chère Suzel...

SUZEL, froidement.

Non, monsieur, je ne suis plus votre chère Suzel. Et je vous trouve bien hardi d'oser paraître devant moi !

JOHANN.

Mais je viens vous apprendre...

SUZEL.

Quoi, quoi, quoi ?

JOHANN.

Que je ne suis pas marié !

SUZEL.

Vous n'êtes pas?...

JOHANN.

Pas du tout !

SUZEL.

Menteur ! Et votre femme qui ressemble tant à la première de mon mari ?

JOHANN.

Elle n'a jamais été ma femme.

SUZEL.

Allons donc ! vous en êtes convenu.

JOHANN.

Bien malgré moi. Elle me menaçait de tout révéler à votre mari.

SUZEL.

Dans quel but ?

JOHANN.

Elle n'a pas eu le temps de me le dire. Aussitôt après votre

* Johann, Suzel.

départ, Betty, sa suivante, lui a remis un parchemin. A peine ma fausse femme y a-t-elle jeté les yeux, qu'elle s'est écriée : « Ciel ! il s'est trompé de parchemin ! Que vois-je ? un traité !... Rien n'est encore fait. Vite, vite, des mulets. » Et comme il n'y en avait pas, elle est tombée en syncope, et j'en ai profité pour vous rejoindre, parce que je vous aime, je vous aime, je vous aime !

SUZEL.

Menteur ! menteur ! menteur !

COUPLETS ET DUO

I

JOHANN.

Vous ne me croyez pas sincère ;
De ma tendresse vous doutez.
Et j'aurais mieux fait de me taire,
Car de menteur vous me traitez,
Et pourtant mon amour me fait perdre la tête.
Si vous n'en croyez rien, malgré tous mes serments...
Dans les yeux le cœur se reflète ;
Lisez dans mes yeux si je mens *.

II

Tout ce que je pourrais vous dire,
Hélas ! ne servirait à rien.
Les propos que l'amour inspire,
On n'y croit pas... je le vois bien !
Oui, je vois à regret qu'en vain je me répète...
Mais je puis sans parler prouver mes sentiments.
Dans les yeux le cœur se reflète...
Lisez dans mes yeux si je mens !

SUZEL., à part.

Hélas ! comment lutter encore ?
Oui, je sais lire dans ses yeux .

JOHANN.

Peux-tu douter que je t'adore,
En me voyant si malheureux.

* Suzel, Johann

SUZEL, se jetant dans ses bras.

A ces accents
Si doux, si caressants,
Mon cœur se livre ;
Sa voix m'enivre !
Dans ses yeux
J'ai bien vu que tous deux,
A jamais amoureux,
Nous serons toujours heureux !

JOHANN.

O jour d'ivresse !
A la tendresse
Ouvre ton cœur,
O ma belle maîtresse !

SUZEL.

La même ivresse
Ici m'opresse,
Et sans cesse
J'aimerai mon vainqueur !

ENSEMBLE

A ces accents, etc.

JOHANN.

Suzel, ma chère Suzel, je ne te quitte plus. Fais-moi obtenir une place de sommelier, de majordome...

SUZEL.

Et mon mari serait toujours sur nos talons... Et impossible de fuir !

JOHANN.

Pourquoi ?

SUZEL.

Toutes les portes sont gardées. Il me retient prisonnière.

JOHANN.

Le lâche !

SUZEL.

C'est ce que j'ai dit.

JOHANN.

N'y aurait-il pas un moyen ?...

SUZEL.

Écoute, je vais chercher. Et si je trouve... En attendant, passez toujours pour marié, dites bien haut que vous aimez votre femme, que vous êtes ici pour affaires qui l'intéressent...

JOHANN.

Bon ! Et après ?

SUZEL.

Chut ! Voici le délégué du Conseil fédéral.

JOHANN.

Que vient-il faire ?

SUZEL.

Assister à la consolidation de mon mariage.

JOHANN.

Comment ! Vous consolidez ?...

SUZEL.

Ah ! j'ai trouvé !

JOHANN.

Quoi ?

SUZEL.

Laissez-moi faire ! Tout n'est pas désespéré.

SCÈNE VI

LES MÊMES, le DÉLÉGUÉ, puis CHRISTINE.

LE DÉLÉGUÉ *, entrant avec une valise.

Me voici, avec mes insignes.

CHRISTINE, venant de droite.

Monsieur le délégué, votre déjeuner est prêt.

LE DÉLÉGUÉ.

Dieu soit loué ! j'ai l'estomac dans les talons.

* Le Délégué, Suzel, Christine, Johann.

SUZEL.

Je vais vous servir moi-même. (Bas à Johann.) Quoi qu'il arrive, tenez bon ! (Montrant le chemin au délégué.) Par ici, monsieur le délégué...

LE DÉLÉGUÉ.

Elle est très gentille ! ah ! si j'avais seulement cinquante-cinq ans !... (Il entre à droite avec Suzel et Christine.)

SCÈNE VII.

JOHANN, ZUG*.

JOHANN, à part.

Quel peut être son projet ?

ZUG, entrant par le fond de droite, à part.

Maintenant, je suis tranquille. L'oiseau ne s'envolera pas. (Apercevant Johann.) Le mari de ma femme !

JOHANN, apercevant Zug, à part.

Le mari de Suzel !

ZUG, à part.

Que vient-il faire ici ?

JOHANN, à part.

Soyons diplomate. (Haut.) Vous allez bien, monsieur le gouverneur ?

ZUG.

Pas trop bien. Cette diablesse de mule... Depuis quand à Schaffouse ?

JOHANN.

Depuis ce matin.

ZUG.

Seul ?

JOHANN.

Je suis orphelin.

* Johann, Zug.

ZUG, barbotant.

Et ma... et votre... et notre... Et madame?...

JOHANN.

Quelle madame ?

ZUG.

Vous avez beau être orphelin, vous n'en êtes pas moins marié.

JOHANN.

Oui, oui, c'est vrai, j'ai une femme.

ZUG, à part.

Il a de la chance!... Moi, je vais en avoir deux! (Haut.) Et qu'en avez-vous fait de votre femme?

JOHANN.

Ce que j'ai fait de ma... je l'ai laissée chez maître Frippel. Elle était un peu souffrante.

ZUG.

Et quand elle ira mieux, compte-t-elle vous rejoindre?

JOHANN.

Je ne le pense pas.

ZUG, à part.

Je respire! (Haut.) Et vous venez?

JOHANN.

Pour... pour affaires qui l'intéressent.

ZUG, à part.

Voudrait-il me faire chanter? (Haut.) Elle vous a dit ?

JOHANN.

Tout!

ZUG, à part.

Il sait tout!

JOHANN.

Elle n'a pas de secrets pour moi.

ZUG, à part.

Plus de doute! Il veut me faire chanter. (Haut.) Et vous avez consenti?...

JOHANN.

A tout ce qui peut lui faire plaisir. Je l'adore!

ZUG, à part.

Ça m'ennuie qu'il me dise ça!

JOHANN.

Elle est si... et puis si...

ZUG.

Je le sais aussi bien que vous.

JOHANN.

Vous la connaissez?

ZUG, vivement.

Non, non, je ne la connais pas. Pourquoi voulez-vous que je la connaisse? Mais laissons cela, et soyons pratiques. Combien voulez-vous?

JOHANN.

Vous m'offrez de l'argent?

ZUG.

Je suis riche; je ne lésinerai pas. Faites votre prix. Je vous solde. Et vous filez.

JOHANN.

Mais je ne veux pas m'en aller!

ZUG.

Je double la somme.

JOHANN.

Quelle somme?

ZUG.

Celle que vous avez l'intention de me demander.

JOHANN.

Mais je ne vous demande rien.

ZUG.

C'est de la délicatesse. Eh bien, filez sans un sou.

JOHANN, à part.

Et sans Suzel? Ah! mais non!

ZUG.

Vous hésitez ?

JOHANN.

Non, je n'hésite pas... Je reste.

ZUG.

Vous voulez que je triple la somme ? Ce n'est plus de la délicatesse, ça, c'est de la canaillerie.

JOHANN, furieux.

Vous dites ?

ZUG.

Je dis, sâprelotte, qu'un de nous est de trop ici !

JOHANN.

Je ne vous relient pas.

ZUG, bondissant.

Vous me renvoyez de chez moi !

JOHANN.

Ça simplifierait la question.

ZUG, à part.

Ne nous fâchons pas ! Il sait tout !

JOHANN.

Mais je ne veux pas abuser de vos précieux instants. Permettez-moi donc d'aller serrer la main à vos beaux-parents.

ZUG, souriant, lui désignant le fond à gauche.

Vous les trouverez de ce côté, cher ami.

JOHANN, à part.

Tiens ! Il file doux ! (Haut.) Voulez-vous avoir l'extrême obligation de prévenir madame Zug que je suis avec eux ?

ZUG.

Comment donc, cher ami, avec plaisir !...

ENSEMBLE, se serrant la main.

Enchanté ! Enchanté !

JOHANN, à part.

C'est étonnant comme il file doux ! (Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE VIII

ZUG.

Je voudrais l'étrangler pour deux raisons : d'abord, parce que je ne peux pas le flanquer à la porte. Ensuite, et surtout, parce qu'il est le mari d'Hélène, ma première. Car, point curieux à noter, je commence à la regretter, depuis que je la sais la femme d'un autre. Ah ! voilà bien l'humanité !

COUPLETS

I

Vous avez un vieux paletot
Usé, d'une forme excentrique.
Aussi vous en faites bientôt
Hommage à votre domestique.
Quand vous revoyez votre habit
Sur le dos de son nouveau maître,
C'est avec un regret subit :
Mais il est superbe le traître !
Et vous vous dites : Nom d'un chien !
Je le reprendrais bien !

II

Vous avez jadis épousé
Une femme fausse et légère.
Vient quelqu'un de bien avisé
Qui vous enlève la mégère.
Vous les rencontrez, un beau soir,
Causant tous deux avec tendresse.
Vous retrouvez, ô désespoir !
Un ange au lieu de la diablesse,
Et vous vous dites : Nom d'un chien !
Je la reprendrais bien.

Ah ! sans ce fatal article 51 (Tirant un parchemin de sa poche et le dépliant.) Non, ça, c'est le chapitre de Balthazar sur la femme. Tiens, je n'avais pas tout lu. (Lisant.) « Donnez-lui un second

baiser, elle s'apprivoise et son caractère s'améliore. » (Parlé.)
 Je pourrais apprivoiser Suzel en lui donnant un second baiser ?
 Dieu le veuille ! Mais comment ce parchemin est-il dans ma poche ? Je suis bien sûr de l'avoir remis à Betty, et je ne comprends pas...

HÉLÉNA, derrière la porte de gauche.

Pont-levis, s'il vous plaît ?

ZUG.

Cette voix ! Grand Dieu ! Héléna ! Pour qui vient-elle ici ?
 Est-ce pour Johann ou pour moi ? (La porte s'ouvre et Héléna entre suivie de Betty.)

SCÈNE IX

ZUG, HÉLÉNA, BETLY.

HÉLÉNA*.

Zug, mon cher Zug, enfin je te retrouve ! (Elle lui saute au cou et l'embrasse.)

ZUG, à part.

Saprelotte ! C'est pour moi !

HÉLÉNA, l'embrassant encore

Que c'est donc bon ! Quelle chance que tu te sois trompé de parchemin !

ZUG.

Je me suis trompé...

BETLY.

Par mégarde, vous m'avez remis le traité des Hans Boch.

ZUG**.

C'est donc ça.

HÉLÉNA, lui donnant un parchemin.

Grâce à cette erreur, je vois que ton mariage avec Suzel n'était pas sérieux ; je n'avais plus qu'à te rejoindre.

* Betty, Héléna, Zug.

** Betty, Zug, Héléna.

BETLY.

Et aussitôt les premiers mulets rentrés...

COUPLETS

I

HÉLÉNA.

De nos mulets prenant la bride,
Nous nous élançons lestement.

BETLY.

Nos mulets ont le trot rapide...
Mais attendez le dénouement.

HÉLÉNA.

Voilà qu'au détour d'une rue,
Le mien refuse de marcher.

BETLY.

Hélas! voilà le mien qui rue,
Et qui finit par se coucher.

HÉLÉNA.

A hue!

BETLY.

A dia!

HÉLÉNA.

Je tire, tire!

BETLY.

Rien ne les trouble.

HÉLÉNA.

Ils sont complets!

ENSEMBLE.

Ah! l'on a bien raison de dire:
Entêtés comme des mulets!

II

BETLY.

Nous étions fort désappointées.
Il fallait quand même arriver.

HÉLÉNA.

Nous ne sommes pas entêtées ;
Mais à quoi sert de nous braver.

BETLY.

Voyant qu'il était impossible
De les toucher par nos tracas,

HÉLÉNA.

J'empoigne une branche flexible,
Et tape et tape dans letas !

BETLY.

Et hue !

HÉLÉNA.

Et dia !

BETLY.

Le mien s'enflamme...

HÉLÉNA.

Le mien dévore les relais...

ENSEMBLE.

Et ça vous prouve qu'une femme
Peut lutter contre deux mulets.

ZUG, contemplant Héléna à part.

Splendide nature !

HÉLÉNA.

Dis vite, j'arrive à temps ? Tu n'es pas encore marié pour
de bon ?

ZUG, à part.

O occasion ! ô herbe tendre !.. non, non, il faut qu'elle parte !

HÉLÉNA.

Tu ne me réponds pas ? Je tremble... Est-ce que ?...

ZUG.

Hélas ! ma pauvre chatte !...

HÉLÉNA.

Tu es marié ?

ZUG.

Depuis un petit quart d'heure.

HÉLÉNA, suffoquant.

Ah!

BETLY, avec doute.

Bien vrai, monsieur Zug?

ZUG.

Je n'ai jamais menti... (A part.) que lorsque c'était nécessaire.

HÉLÉNA, pleurant.

Mais qu'est-ce que je vais devenir ?

ZUG.

N'as-tu pas un mari supplémentaire ?

HÉLÉNA.

Johann !

BETLY *, vivement.

Oui, oui, c'est son mari. Il n'y a pas que vous, monsieur Zug, qui trouviez à vous remarier.

HÉLÉNA.

Mais...

BETLY, bas à Hélène.

Laissez-le lui croire pour le punir et sauver votre dignité !
(Elles causent ensemble.)

ZUG, à part.

Il me vient une idée. Si je la détournais de ses devoirs, c'est Johann qui serait... Quelle situation pimentée !.. (Haut à Hélène.)
Ecoute. Il peut y avoir encore de beaux jours pour nous.

HÉLÉNA.

Vrai, mon ami ?

ZUG.

M'as-tu conservé un peu d'amour ?

HÉLÉNA.

Oh! oui, mon ami !

* Log, Hélène, Betty.

ZUG.

Bon ! C'est bon ça. Et, quoi que je te dise, tu consentiras à m'entendre ?

HÉLÉNA.

Oui, mon ami.

ZUG.

Sans sauter au plafond ? sans casser la vaisselle ?

HÉLÉNA.

Oui, mon ami.

ZUG.

Comme te voilà doucel

HÉLÉNA.

Oh ! j'ai bien changé, va !

ZUG, à part.

Parbleu ! C'est Johann, son mari, qui l'a apprivoisée... Bon Johann ! Et j'hésiterais encore !.. (Embrassant Hélène avec passion.) Tiens ! Voilà un troisième baiser, tiens, en voilà un quatrième, un cinquième... un sixième... une série !

HÉLÉNA.

Mais, mon ami...

ZUG.

Ecoute. Tu ne peux pas rester ici !

HÉLÉNA.

Tu me renvoies ?

ZUG.

Oh ! que non pas ! Tu vas aller m'attendre au Chamois décoronné. Et aussitôt après la cérémonie...

BETLY *.

Quelle cérémonie ?

ZUG.

Ça ne te regarde pas ! (A Hélène.) Je cours te rejoindre. Nous cherchons ensemble un joli petit buen retiro dans quelque vallée obscure. Et là, tous les soirs, couché à tes pieds, je me reposerai de mes fatigues administratives, en devisant d'amour avec toi. Je serai ton Charles VII ; tu seras mon Agnès Sorel !

* Betty, Zug, Hélène.

HÉLÉNA.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ZUG.

Je te l'expliquerai clairement dans la vallée obscure. (Appelant.) Holà, quelqu'un! (Au soldat, qui parait à gauche.) Ordre de laisser sortir madame et sa camériste!

SCÈNE X

LES MÊMES, CHRISTINE.

CHRISTINE, sortant de droite*.

Cousin, cousin, y a-t-il de la bourrache au château ?

ZUG.

De la bourrache? Pourquoi ?

CHRISTINE.

Pour faire transpirer M. le délégué. Il a trop déjeuné. Il est bien malade.

ZUG.

Il choisit bien son moment ! Je vais voir si dans le potager... (A Christine.) Qu'on le frictionne toujours, qu'on l'écorche au besoin ; ça ne peut pas lui faire de mal. (Christine entre à droite. Zug à Hélène et à Betty.) Partez vite ! (Il sort par le fond, à droite.)

HÉLÉNA.

Viens, Betty.

SCÈNE XI

HÉLÉNA, BETLY, JOHANN.

JOHANN, entrant par le fond, à gauche, à part.

Que devient donc Suzel?...

BETLY.

Tiens, M. Johann !

* Zug, Christine, Hélène, Betty.

JOHANN *, apercevant Hélène, à part.

Tiens, ma fausse femme !

HÉLÈNA.

Vous, ici ?

JOHANN.

Oui ! Je... je viens assister à la consolidation du mariage de M. Zug.

HÉLÈNA, vivement.

Ce n'est pas encore fait ?

JOHANN.

Non, pas encore.

BETLY, bas à Hélène.

Et il vous a laissé croire ?...

HÉLÈNA, à part.

Oh ! il me le paiera !

JOHANN.

Et vous ?... vous venez ?...

HÉLÈNA.

Assister aussi à la dite consolidation.

BETLY, à mi-voix.

Nous ne partons plus ?

HÉLÈNA.

Non, certes ! (A Johann.) A quelle heure cette cérémonie ?

JOHANN.

A midi juste, m'ont dit les Hans Boch.

HÉLÈNA,

Bien ! Au revoir, monsieur Johann. (A Betty.) Viens, Betty. (A part.) Oh ! oui, il me le paiera ! (Elle entre à gauche avec Betty.)

SCÈNE XII

JOHANN, puis ZUG, puis CHRISTINE, puis SUZEL.

JOHANN, seul.

Elle est bien agitée, ma fausse femme. N'importe ! Pourvu que Suzel trouve le moyen...

* Johann, Hélène, Betty.

ZUG *, entrant par le fond, à droite.

Voici de la bourrache pour M. le délégué.

CHRISTINE **, sortant de droite **.

C'est inutile, cousin. Il va mieux, m'a dit son délégué.

ZUG.

Il a amené un délégué de rechange ?

CHRISTINE.

Pour le remplacer, à l'occasion.

ZUG.

Et où est-il, ce délégué ?

CHRISTINE ***,

Le voici ! (Entre Suzel en costume de délégué, avec une perruque rousse.
Christine sort.)

ZUG, à Suzel.

Ah ! c'est vous qui êtes...

SUZEL, déguisant sa voix.

Le délégué du délégué, oui, monsieur.

JOHANN, à part.

Drôle de petit bonhomme !

SUZEL, imitant le délégué.

Ah ! si j'avais seulement cinquante-cinq ans...

COUPLETS

I

Le délégué me traite moins
En subalterne qu'en collègue.
Il me charge de bien des soins ;
Et c'est toujours moi qu'il délègue.
Courant par monts et par chemins,
J'agis avec diplomatie ;
Et je tiens dans mes larges mains
Tous les cantons de l'Helvétie.
Du délégué
Je suis le délégué ;

* Johann, Zug.

** Johann, Zug, Christine.

*** Johann, Suzel, Zug.

LE PREMIER BAISER

Toujours gai,
Très gai,
Surtout distingué,
Chantant ma mie, ô gué !
Du délégué
Je suis le joli délégué.

II

Le délégué, c'est entre nous,
A passé l'âge des folies,
Et cependant il est l'époux
D'une femme des plus jolies
Toujours seule, surtout la soir,
Elle est d'une tristesse extrême.
Mais je connais bien mon devoir ;
Et je me délègue moi-même.

Du délégué
Je suis le délégué,
Toujours gai,
Très gai,
Surtout distingué,
Chantant ma mie, ô gué !
Du délégué
Je suis le joli délégué.

JOHANN, à part.

Si je pouvais retrouver Suzel... (il remonte.)

SUZEL, vivement.

Ne vous en allez pas ! J'aurai besoin de vous.

JOHANN, à part.

Que le diable l'emporte !

ZUG, à Suzel.

Mais si votre collègue va mieux...

SUZEL.

Ma présence ici n'est plus nécessaire. Aussi m'a-t-il chargé d'une mission importante. Le conseil fédéral siège à Berne. Je dois aller l'avertir que vous vous conformez à ses instructions.

ZUG.

Et conséquemment qu'il doit me conserver ma place.

SUZEL.

Mais les routes sont peu sûres. Il me faut une escorte. Avez-vous quelqu'un à me donner ?

Sans doute.

ZUG.

Ce soldat par exemple.

SUZEL.

Moi !

JOHANN, à part.

C'est le ciel qui me vient en aide ! (Haut.) Johann !

ZUG, à part.

Présent !

JOHANN, s'avancant.

Vous allez accompagner le délégué du délégué.

ZUG.

JOHANN, allant à Suzel.

Permettez... rien ne m'oblige. (Suz l laisse tomber sa canno.)

SUZEL, pendant que Zug ramasse la canno, bas à Johann de sa voix naturelle.

Nigaud !

JOHANN, la reconnaissant, à part.

Elle !

SUZEL, à qui Zug remet la canno.

Merci.

ZUG.

Il n'y a pas de quoi.

JOHANN, vivement.

J'obéis ! j'obéis !

ZUG.

Allons donc ! (Allant au fond *.) Hôlà, quelqu'un ! (Au soldat qui ouvre la porte de gauche.) Laissez passer M. le délégué du délégué et son escorte.

TERZETTO

ENSEMBLE

SUZEL, JOHANN.

ZUG.

Adieu ! sans tarder davantage,
 Nous nous mettons vite en
 [chemin ;
 Et serons unis en voyage,
 Comme les deux doigts de la
 [main.

Adieu ! sans tarder davantage,
 Mettez-vous bien vite en
 [chemin ;
 Et soyez unis en voyage,
 Comme les deux doigts de la
 [main.

* Zug, Johann, Suzel.

LE PREMIER BAISER

SUZEL, à Zug

Je me l'attache avec furie.

ZUG.

Je vous en prie !

JOHANN, à Zug.

Je n'ai plus qu'à vous obéir.

ZÉG.

Vous me ferez plaisir.

SUZEL, à Zug.

S'il me quitte, je perds la vie.

ZUG.

Je vous en prie.

JOHANN, à Zug.

Si je fuis, je n'ai plus qu'à mourir.

ZUG.

Vous me ferez plaisir.

SUZEL, à Zug *.

Votre rêve est aussi le nôtre.
 En marchant tout près l'un de l'autre,
 Nous ne ferons qu'un à nous deux.

ZUG.

Ah ! que vous me rendez joyeux !

JOHANN, à Zug.

Puis... la nuit, pour qu'on nous héberge,
 Nous irons dans la même auberge,
 Et, sous le même toit, nous dormirons tous deux !

ZUG.

Ah ! que vous me rendez joyeux !

REPRISE DE L'ENSEMBLE

Adieu ! sans tarder davantage, etc.

(Johann et Suzel sortent par la porte de gauche.)

* Johann, Suzel,

SCÈNE XIII

ZUG, M. et MADAME HANS BOCH, puis LE DÉLÉGUÉ.

ZUG, à la porte.

Je vous en prie ! (Descendant la scène.) Maintenant il ne me reste plus qu'à épouser Suzel ! Hâtons-nous d'en finir.

M. et MADAME HANS BOCH *, venant du fond à gauche.

Où est Suzel ?

ZUG.

J'allais vous le demander.

MADAME HANS BOCH.

A sa toilette sans doute.

ZUG.

Dites-lui de se dépêcher.

M. et MADAME HANS BOCH, se retournant vers la gauche.

Suzel ! Suzel ! dépêche-toi !

LE DÉLÉGUÉ **, sortant de droite dans son costume de cérémonie, et

sans perruque.

Eh bien ! Et la cérémonie ?

ZUG.

Dans un instant.

HANS BOCH.

Suzel n'est pas encore prête.

ZUG.

En attendant, allez mettre votre perruque. Vous ne pouvez pas nous marier sans perruque.

LE DÉLÉGUÉ, mettant sa main à sa tête.

On m'a volé ma perruque, ma belle perruque rousse !

ZUG.

Comme celle de votre délégué.

LE DÉLÉGUÉ.

Quel délégué ?

* Madame Hans, M. Hans, Zug.

** Madame Hans, M. Hans, Zug, le délégué.

ZUG.

Celui que vous avez envoyé à Berne.

LE DÉLÉGUÉ.

Je n'ai envoyé personne à Berne.

ZUG.

Mais alors... attendez donc... ce petit délégué... toujours gai et si distingué... C'était Suzel. Elle ne demandait qu'à filer!

HANS BOCH.

Vous supposez que notre fille ?...

ZUG.

Parbleu ! C'est assez clair... Monsieur a bien déjeuné...'

LE DÉLÉGUÉ.

Je me suis endormi...

ZUG.

Et Suzel en a profité pour vous dévaliser et prendre la poudre d'escampette.

HANS BOCH.

Et vous n'avez pas su la retenir ?

ZUG.

J'ai fait mieux. Je leur ai ouvert la porte.

HANS BOCH.

Elle n'était pas seule ?

ZUG.

Non, elle a filé avec Johann.

MADAME HANS BOCH

Faut-il que vous soyez bête!

ZUG.

Ah ! mais, dites donc ?

MADAME HANS BOCH.

Mais c'est lui qu'elle aime !

ZUG.

Et vous ne me le disiez pas ?

HANS BOCH.

Pour ne pas vous effaroucher.

ZUG.

Faut-il que vous soyez bête !

HANS BOCH.

Ah ! mais, dites donc ?

ZUG.

Mais courez donc après elle... Elle ne peut être encore bien loin.

M. ET MADAME HANS BOCH.

Oui, oui, courons ! (Ils se dirigent vers la porte de gauche.)

ZUG.

Non, pas par là. (Leur désignant le fond, à droite.) Par ici, c'est plus court. Et vous les pincerez par la traverse.

M. ET MADAME HANS BOCH.

Ah ! puissions-nous la rattraper ! (Ils sortent par le fond à droite.)

ZUG, criant au fond à droite.

Ordre de laisser sortir et d'accompagner ces deux vieux !

LE DÉLÉGUÉ*, regardant sa montre.

Vous savez, si, à midi, vous n'avez pas de femme, v'lan !
Je contresigne la nomination de votre successeur.

ZUG.

Je vous en prie, un peu de patience. Ils vont la rattraper.
Il est impossible qu'ils ne la rattrapent pas. Allons, bon ! Voilà toute la ville et les environs.

SCÈNE XIV

ZUG, LE DÉLÉGUÉ, LES CHŒURS, entrant par la porte de gauche
et par le fond à droite, puis CHRISTINE et LES COUSINES.

CHŒUR GÉNÉRAL

Consolidons le mariage
De notre très cher gouverneur,
Et souhaitons qu'en son ménage
Il rencontre la paix du cœur.

LES COUSINES, sortant de droite.

Prenons la meilleure place,
Et regardons en ce beau jour
Comment tout se passe
Pour l'instant heureux où viendra notre tour.

* Le Délégué, Zug.

REPRISE DU CHOEUR

Censolidons le mariage, etc., etc.

LE DÉLÉGUÉ.

Il est midi juste ! Et je ne vois pas votre femme.

ZUG.

Mon Dieu ! Mon Dieu !

SCÈNE XV

LES MÊMES, HÉLÉNA, M. et MADAME HANS BOCH,
SUZEL, JOHANN, BETLY.

(Héléna voilée, en toilette de mariée, sort de gauche suivie de Betty. En même temps, par le fond, à droite, M. et madame Hans Boch entraînent Suzel en paysanne, suivie de Johann.)

LES COUSINES*, apercevant Héléna.

La voici !

M. ET MADAME HANS BOCH, montrant Suzel.

La voilà !

ZUG.

De deux côtés à la fois !

LE DÉLÉGUÉ.

Invraisemblable !

JOHANN, à part.

Pincés !

SUZEL, à part.

Comme je changeais de costume.

ZUG, allant à Héléna.

Mais qui donc sous ce voile ?... (Il le lui enlève.)

HÉLÉNA.

Mon ami !

ZUG.

Ma première femme !

LE DÉLÉGUÉ.

Vous avez deux femmes ?

* Betty, le Délégué, Héléna, Zug, Suzel, Johann, madame Hans, M. Hans.

TOUS.

Hein !

HÉLÉNA, vivement.

Non, non, il n'en a qu'une ! moi !

HANS BOCH, montrant Suzel.

Non ! Suzel !

ZUG.

Suzel n'a jamais été ma femme !

SUZEL.

Hein !

ZUG.

Demandez plutôt à votre mère.

HANS BOCH.

Oui, mais Johann est le mari de madame. (Il montre Héléna.)

JOHANN.

Ce n'est pas vrai !

ZUG, à part.

Que dit-il ?

HÉLÉNA.

Tout va s'éclaircir.

LE DÉLÉGUÉ.

Que le ciel vous entende !

HÉLÉNA.

L'autre soir, à l'hôtellerie de maître Frippel, M. Zug avait donné rendez-vous...

BETLY.

A moi, Betly !

ZUG.

Ah ! bien ! si la bonne s'en mêle !

JOHANN.

Ne nous embrouillons pas !

LE DÉLÉGUÉ.

Non, ne nous embrouillons pas !

FINAL

ZUG.

Au milieu de la nuit, j'escalade un balcon,
 Je tombe aux pieds d'une femme,
 Et pour lui peindre ma flamme
 Je lui dis certaine chanson...

LE PREMIER BAISER

SUZEL.

Le premier baiser, ma mignonne,
Est un larcin qui se pardonne.
On ne doit jamais refuser
Le premier baiser.

ZUG, stupéfait.

Mais cette chanson n'est pas celle
Que j'ai murmurée auprès d'elle,
Car je chantais...

HÉLÉNA.

Colett' voulait aller au bois...

ZUG, à Héléna.

C'était toi, ma mignonne ?

JOHANN, à M. et madame Hans Boch.
Je puis donc réclamer les droits
Qu'un rival abandonne.

(Il prend Suzel par la main.)

La chanson qui m'ouvrit son cœur
Nous l'avons dite ensemble.

SUZEL.

Rien n' s'oppose à notre bonheur,
Et cependant je tremble...

(Au public.)

Tant qu'on n'connait pas votre avis,
Les autres bonheurs n'ont pas d'prix.
Pour nous tirer de peine,

JOHANN.

Mistigris ! Mirontaine !

SUZEL.

Frappez à perdre haleine.

TOUS.

Mistigris ! Mirontaine !

REPRISE EN CHŒUR de la Chanson du 2^e acte, scène II.

Et vainqueurs, et vaincus,
Bras dessous, bras dessus,
Enfants de l'Helvétie, etc., etc.